

795

LE ROLE DE LA FEMME DANS
LES CHANSONS DE GESTE

LE ROLE DE LA FEMME DANS
LES CHANSONS DE GESTE

par

ALISON EDIS, B.A.

Thèse présentée
à la Faculty of Graduate Studies
en vue d'obtenir le grade de
Master of Arts

McMaster University

Septembre, 1976

TITLE: Le rôle de la femme dans les chansons
de geste.

AUTHOR: Alison Edis, B.A. (University of
Liverpool).

SUPERVISOR: Professor B. Blakey

NUMBER OF PAGES: iii, 139.

SCOPE AND CONTENTS: A study of the role and portrayal
of women characters in twelve
Chansons de Geste, with an
examination of the attitudes
encountered towards them.

Une étude du rôle et de la
représentation des femmes à
travers douze Chansons de
Geste, avec un examen des
attitudes rencontrées à leur
égard.

R E M E R C I E M E N T S

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à Monsieur le professeur B. Blakey, dont les encouragements m'ont beaucoup aidée dans la préparation de ce travail.

J'aimerais également remercier Monsieur le professeur N. Jeeves pour les conseils bienveillants qu'il a bien voulu m'accorder.

INTRODUCTION

[Woman] had no place in a purely heroic poetry - in poems devoted exclusively to the narration of warlike deeds upon the field of battle... In the literature anterior to that period (12th century) she is introduced, if at all, as an incident. She rarely emerges from the obscurity in which society confines her.¹

Ainsi W.W. Comfort commence-t-il la partie de son article consacrée à la femme, parlant des épopées qui datent du début du développement du genre. De même, A. Wallensköld, dans son introduction à la chanson Florence de Rome,² épopée qui date de 1227 selon R. Levy,³ a ceci à dire au sujet de l'auteur de cette épopée pourtant relativement tardive:

Pour lui, l'essentiel était donc ce qui constituait l'élément principal des chansons de geste: l'apparat guerrier avec tout ce qui s'ensuit... tandis que les aventures de la pauvre impératrice, à part quelques épisodes où reparaît le goût de l'auteur pour les scènes de violence, sont traitées avec beaucoup moins d'intérêt personnel.

1

W.W. Comfort, "The Character Types in the Old French Chansons de Geste", P.M.L.A., XXI (1906), 359.

2

Florence de Rome, publiée par A. Wallensköld, Société des Anciens Textes Français, Paris: Firmin-Didot, 1909, I, 1-130.

3

R. Levy, "Chronologie approximative de la littérature du Moyen Age", Beiheft zur Zeitschrift für Romanische Philologie XCVIII (1957), 1-59. Toutes les dates qu'on citera dorénavant seront basées sur cette chronologie.

4

Florence, I, 42-43.

Il paraît incontestable alors, d'après ces deux points de vue, que le sujet de la femme occupait une place relativement limitée, dans ce genre de littérature. Ceci étant donné, nous proposons d'étudier douze chansons en vue de dégager le rôle effectif qui était assigné aux femmes, la mesure où elles pourraient s'intégrer dans un milieu qui favorisait les intérêts masculins (surtout évidents dans cette littérature), et la lumière sous laquelle elles étaient conçues par les auteurs et les personnages masculins qu'ils décrivaient. A ces fins, nous avons examiné une sélection de textes qui datent du onzième au milieu du treizième siècle, choisis d'après l'espace censément consacré aux femmes. Notre étude a paru tomber naturellement dans trois parties: nos premières impressions visuelles des femmes selon la description de l'auteur; leur rôle dans la société tel que nous le démontrent leurs propres actions; et leurs activités appelées largement "politiques", par opposition aux activités domestiques, et caractérisées par une intervention dans les affaires masculines. A ceci nous avons jugé utile d'ajouter une quatrième partie traitant de la femme et la religion, comme occupant assez de place pour être significative, principalement comme une alternative à tout ce qu'on aura considéré dans les chapitres précédents.

La liste des chansons est la suivante:

- 5
La Chanson de Roland, ca. 1100,
 6
Le Couronnement de Louis, 1131,
 7
La Chanson de Guillaume, 1140,
 8
La Prise d'Orange, 1148,
 9
Girard de Roussillon, fin XIIe siècle,
 10
Raoul de Cambrai, 1180,
 11
Aye d'Avignon, à partir de 1160,

5
La Chanson de Roland, éd. par F. Whitehead, Oxford:
 Blackwell, 1968.

6
Le Couronnement de Louis, éd. par E. Langlois,
 C.F.M.A., Paris, Champion, 1969.

7
La Chanson de Guillaume, publiée par D. McMillan,
 Société des Anciens Textes français, Paris: A. et J. Picard
 et Cie, 1949, I et II.

8
La Prise d'Orange, éd. par C. Régner, Paris:
 Editions Klincksieck, 1972, 4e édition.

9
Girard de Roussillon, publiée par W. Mary Hackett,
 Société des Anciens Textes français, Paris: A. et J. Picard
 et Cie, 1953, I, II, III. Cette date de Hackett, nous semble
 préférable à celle de Levy qui donne 1334.

10
Raoul de Cambrai, publiée par P. Meyer et A. Lonqnon
 S.A.T.F., Paris: Firmin-Didot, 1882, Réimprimée Johnson
 Reprint Corp., 1965.

11
Aye d'Avignon, publiée par F. Guessard et P. Meyer,
 Les Anciens Poètes de la France, Paris: Vieweg, 1861. Réim-
 primée, Liechtenstein: Nendeln, 1966.

- 12
Fierabras , 1170,
 13
Ami et Amile , fin XIIe siècle,
 14
Florence de Rome , 1227,
 15
Girart de Vienne , 1220,
 16
Elie de Saint Gille , début XIIIe siècle.

Nous allons cependant, citer de ces chansons au besoin sans avoir égard à l'ordre chronologique, une telle étude de l'évolution des types caractéristiques féminins ayant déjà été entreprise par W.W. Comfort dans l'article cité ci-dessus¹⁷. En tout cas, en dépit de ses découvertes, nous n'avons pas

- 12
Fierabras, publiée par A. Kroeber et G. Servois, Les Anciens Poètes de la France, Paris: Vieweg, 1860.
- 13
Ami et Amile, publiée par Peter F. Dembowski, C.F.M.A., Paris: Champion, 1969.
- 14
Florence de Rome, publiée par A. Wallensköld, Société des Anciens Textes Français, Paris: Firmin-Didot, 1909, I et II.
- 15
Girart de Vienne, éd. par F.G. Yeandle, New York: Columbia University Press, 1930.
- 16
Elie de Saint Gille, publiée par G. Raynaud, Société des Anciens Textes Français, Paris: Firmin-Didot, 1879. Réimprimée Johnson Reprint Corp., 1966.
- 17
 Comfort, op. cit., p. 359. Comfort notes:
How completely her [woman's] social status changed during the period covered by the Chansons de Geste.

constaté une très grande évolution quant au comportement et aux actions des femmes à travers l'époque où florissait ce genre littéraire. Les traits qui caractérisent Aude et Bramimonde, par exemple, nous semblent différer en très peu de ceux que démontrent des héroïnes plus ultérieures, sauf dans la mesure où ces traits sont moins accentués.

L'évolution serait donc plutôt quantitative que qualitative.

Nous nous sommes permis de traiter d'une manière globale ce sujet qui a pour base tant d'épisodes et d'auteurs divers, car, comme W.W. Comfort qui dit "the personages group themselves readily into types", nous avons trouvé les ressemblances entre les situations et les réactions plus significatives que les différences. Nous avons pu constater plusieurs caractéristiques constantes et en dégager alors quelques grandes lignes et tendances générales à l'égard des femmes.

Ainsi, nous laisserons de côté donc l'étude psychologique des femmes individuelles, ainsi que leur intérêt dramatique dans le récit. En ceci nous différons d'opinion avec B. de Kok¹⁸ et M.W. Henderson, qui se sont concentrées sur ces points, apparemment afin de réfuter les accusations sur

18

B. de Kok, Guibourc et quelques autres figures de femmes dans les plus anciennes Chansons de Geste, Paris: Les Presses Universitaires, 1926.

le caractère stéréotypé des personnages féminins, ainsi que l'insuffisance de leurs rôles. M.W. Henderson prétend que les personnages féminins sont, "intimately and fundamentally connected with the action itself ... bring human interest to the story ... and far from being stereotypes they are indeed highly complex beings,"¹⁹ Dans la conclusion de son cinquième chapitre Henderson dit "we have presented fourteen distinctly different personalities, ... not one of whom is commonplace",²⁰ et plus loin elle constate:

a remarkable diversity of character delineation in the women of the old French epic. Young and old, lovers, wives, and matriarchs, each one of these women is different from all the others, each one is an individual, each one is a real person. Not only are most of them indispensable to the action, but they brim with life, and we cannot find a stereotype among them.²¹

19

M.W. Henderson, Women in the French Medieval Epic, Ph.D. thesis, New York University, 1965, p.236.

Plus haut, Henderson affirme "they do play an important part in these epics", ce qui contredirait "the prevalent opinion ... that women in the Chansons de Geste are stock-types, or forward hussies, or the ineffectual property of men."

Nous ne voyons pas pourtant que la première affirmation exclut totalement la deuxième, puisque c'est effectivement en tant que "stock-types" que les femmes manifestent le peu d'importance qu'elles possèdent.

20

Ibid., p. 176.

21

Ibid., p. 207.

Tandis que nous ne nierions pas qu'il y ait en effet plusieurs personnalités contrastantes et individuelles chez des personnages épiques, nous voudrions attirer l'attention au fait que l'étude psychologique n'était pas d'une prime importance dans les intentions d'un auteur du XII^e siècle.

Citant H. Mabie, Essays in Literary Interpretation, W.W.

Comfort dit "The great emotions and convictions are presented in types and symbols; multitudes of persons are represented by colossal figures, the range and compass of whose lives create an impression of universality",²² et P. Matarasso fait remarquer à propos de la caractérisation:

Le fait que le poète situe les comparses par le moyen d'une scène, d'un discours ou d'un conflit nous conduit à une observation qui est valable pour l'ensemble des personnages: il n'y a pas, à proprement parler, d'analyse de caractères. Jamais l'auteur n'entreprend ce qu'on entend par le portrait moral d'un personnage; jamais il ne le décrit, jamais il n'analyse les sentiments, les mouvements du coeur ou de l'âme.²³

Nous nous mettrions plutôt d'accord avec ces dernières opinions qui affirment l'existence des types, sinon des stéréotypes, de caractères. Pour cette raison, nous allons laisser de côté la psychologie, et nous borner à tirer nos conclusions

22

Comfort, op. cit., p. 431.

23

P. Matarasso, Recherches historiques et littéraires sur Raoul de Cambrai, Paris: Librairie Nizet, 1962, p. 246.

sur les femmes d'une étude de leurs actions et de renseignement littéral fourni par l'auteur. Matarasso nous semble appuyer ce mode de procéder en continuant "tout ce qu'ils ressentent, ils l'extériorisent aussitôt, en gestes, en actions, en paroles."²⁴

Certains critiques, suivant peut-être le genre d'étude porté aux romans courtois, ont assimilé l'importance du rôle de la femme dans les chansons de geste à son importance en tant "qu'inspiratrice d'amour". Henderson, par exemple, prétend "wherever woman appears in the Medieval French epic her role is far from negligible... the age-old sentiment of love... is with very few exceptions, present in the Chansons de Geste."²⁵ Comme nous ne croyons pas être en mesure de traiter la psychologie de l'individu, de même nous ne toucherons pas à la psychologie du couple, surtout que nous trouvons "the age-old sentiment of love" difficile à préciser dans cette littérature essentiellement guerrière, où en tout cas, le courant d'opinion sur l'amour semble différer tant du nôtre, et même de celui de l'époque courtoise.

Puisqu'ainsi la question du rôle de la femme dans la littérature revient à un examen du rôle de la femme dans la

24

Ibid., p.254.

25

Henderson, op. cit., p.142.

société dépeinte là-dedans, la question se pose si ce portrait reflète en quelque manière la réalité. De temps à autre, en effet, nous nous sommes trouvé en train de confondre la société dépeinte dans la littérature avec la société réelle au moyen âge, d'autant plus que nous avons pris des citations d'entre plusieurs historiens pour appuyer nos arguments. Nous nous sentons justifié dans cette supposition pourtant, par les avis de nombreux critiques, parmi lesquels on cite deux exemples: "la conception de la vie qu'expriment les gestes ne faisait à beaucoup d'égards que refléter celle de leur public: dans toute littérature, une société contemple toujours sa propre image"²⁶. Ajoutons P. Taylor, qui dit "par l'étude des faits cueillis dans ces livres d'actualité que sont les Chansons de Geste on parvient à mieux comprendre la réalité historique et sociale de l'époque."²⁷

Un dernier point nous frappe à propos de la société décrite dans ces oeuvres: à part ce biais masculin qu'on a signalé plus haut, on notera que le genre épique s'applique surtout à une société aristocratique. Ainsi, ce qu'on va

26

M. Bloch, La société féodale: Les classes et le gouvernement des hommes, Paris: Michel, 1940, I, 163.

27

P. Taylor, "La Chanson de Geste féodale et le réalisme", F.I.L.L.M. (sic) Jan. 1965. Cité par Henderson, op. cit., p. 240.

décrire au sujet des femmes se rapporte uniquement aux femmes nobles, à moins qu'on ne l'indique autrement. La discrimination dans le traitement des différentes classes est illustrée dans le passage suivant d'Ami et Amile où Amile s'adresse à Belissant, qui s'est présentée incognito auprès de son lit:

" Qui iéz tu, envoisie,
 Qui a tele hore iéz deléz
 moi couchie?
 Se tu iéz fame, espouse
 nosoïe
 Ou fille Charle, qui France
 a en baillie,
 Je te conjur de Deu le
 fil Marie,
 Ma douce amie, retourne
 t'an arriere.
 Et se tu iéz beasse ou
 chamberiere
 De bas paraige, moult t'iéz
 bien avancie;
 Remain huimais o moi a
 bele chiere,
 Demain avras cent sols en
 t'aumosniere."
 (Ami et Amile, vv 674-683)

On ne peut que deviner le sort des femmes non-nobles, car elles ne sont jamais représentées, mais on s'imagine d'après ces remarques que l'existence des femmes en général était dure, celle des "beasses" et des "chamberieres" a dû être au bas de l'échelle.

La première question qui se pose dans une telle étude est de savoir comment les auteurs médiévaux présentent leurs personnages féminins, qui se trouvent dans ce milieu d'élite

où les valeurs masculines prédominent? Procédons donc en premier lieu à un examen de portraits, afin de voir s'il existe entre elles des ressemblances qui signaleraient certaines tendances générales quant au comportement et au traitement de ces femmes épiques.

CHAPITRE PREMIER

LES ATTRIBUTS PHYSIQUES ET MORaux D'UNE FEMME DANS QUELQUES CHANSONS DE GESTE

Nous allons entamer notre étude en nous concentrant sur l'aspect le plus concret de ces personnages, c'est-à-dire, les portraits. Selon A. Colby qui cite les rhétoriciens latins, un portrait doit comprendre trois éléments: les circonstances extérieures; les attributs physiques; et les traits de caractère. Il nous semble utile de nous servir de cette catégorisation comme plan de ce premier chapitre, examinant premièrement les attributs purement physiques des femmes. A. Colby traite ceci dans son livre The Portrait in Twelfth Century French Literature, où elle établit l'existence des "topoi" dans ces portraits, et trace leur genèse en tant que telle à travers la rhétorique latine classique, et les écrivains du latin vulgaire. Elle constate "the universality of stereotyped portraiture attests to the fact that stylization was a practical necessity ... as a means of assured communications."¹ Cette conclusion nous permet de traiter globalement

¹
A.M. Colby, The Portrait in Twelfth Century French Literature, Genève: Droz, 1965, p.101.

ces portraits qui ont été en effet écrits par tant d'auteurs différents, au cours de plus d'un siècle. Bien que son étude porte principalement sur les romans courtois de Chrétien de Troyes qui fournissent les exemples les plus complets de cette convention littéraire, Colby fait mention de plusieurs chansons de geste qui révèlent elles aussi quelques aspects de ce portrait composite. Elle signale que ces portraits stylisés, dérivant des auteurs latins, sont par conséquent, "completely laudatory or defamatory".² Ainsi elle constate que dans les portraits des héroïnes il s'agit d'une beauté sans borne qui est attribuée d'ailleurs uniquement à des femmes. Colby prétend que le seul exemple proprement dit de ce phénomène se trouve dans Fierabras avec l'introduction de la fille de l'émir sarrasin, Floripas.³ En gros, ces descriptions comprennent un commentaire stylisé sur la beauté extraordinaire de corps en général, suivi d'une liste plus détaillée d'un ou de plusieurs membres. Dans le cas de Floripas l'auteur nous apprend:

Moult par ot gent le cors,
 escevi et molé
 (Fierabras, v. 2007 ss.)

²
Ibid., p. 90.

³
Ibid., p. 5.

et il continue avec des descriptions de la chair blanche, le teint rose, la bouche, les dents, les lèvres, le nez, les yeux.⁴ Il parle également de ses petits seins durs et de ses cheveux coiffés d'un filet d'or (Fierabras, v. 2038-39). De même, Rosamonde dans Elie de Saint Gille est pourvue d'un "gent cors" tel que:

De plus bele pucele n'oi nus
 hon parler.
 (Elie de Saint Gilles, vv 1701-1713)

et l'auteur nous décrit ses hanches, ses flancs, sa bouche, son haleine et ses yeux.

Florence dans Florence de Rome, appartient aussi à cette classe de filles et elle mérite d'être nommée:

La plus bielle puchielle qui soit
 en nul royon.
 (Florence de Rome, I, v. 237-245)

Elle possède les traits requis tels que la chair blanche, le teint rose, les yeux "vairs", les cheveux blonds, la bouche petite, le nez délicat et les "mamelettes durettes". Le cas est pareil pour Aude dans Girard de Vienne (vv. 3386-3397) et pour Heluis et Béatrix dans Raoul de Cambrai (vv. 3659-3364; vv. 5559-5570). Même quand il s'agit de descriptions

4

Pour une analyse du vocabulaire employé dans ces descriptions, voir Colby, op. cit., pp. 25-71.

très brèves telle que celle d'Orable dans La Prise d'Orange, on rencontre la même formule:

Il n'a si bele desi en Orïente,
 Bel a le cors, eschevie est et
 gente,
 Blanche la char comme la flor
 en l'ente.
 (La Prise d'Orange, v. 203-5)

La description de ces femmes se complète, le plus souvent d'une référence à leur costume. Comme il conviendrait à ces êtres d'une beauté si extraordinaire, les vêtements sont toujours d'une richesse formidable, et presque autant de place est consacrée à leur description qu'à celle des traits physiques proprement dits. On trouve des références très fréquentes à l'hermine que portent ces femmes, ainsi qu'à leurs manteaux d'étoffe exotique. La façon dont elles se coiffent et dont elles se chaussent, étant toujours d'une extravagance merveilleuse, est aussi considérée digne de mention. Elles portent aussi, dans les descriptions plus longues, des pierres précieuses, des boucles, des ceintures, et des filets. L'auteur insiste toujours sur la qualité exceptionnelle de cet ensemble. Dans le cas du manteau de Rosamonde, il dit:

Uns rices amiraus li ot fait
 présenter,
 III ans mist on a faire ains que
 fust parovrés;
 (Elie de Saint Gille, vv. 1698-9),

et dans la fabrication du costume de Floripas on a même affaire au surnaturel :

La fée que l'ot fait l'ot menu
 estelé
D'estoiles de fin or qui jetent
 grant clarté...
Une fée l'ouвра par grant nobilité.
(Fierabras, v.v. 2017-2030.)

On se trouve donc en présence d'une série de femmes, ⁵
belles sans exception. Même Lubias, (selon W.W. Comfort
une des deux seules femmes méchantes dépeintes dans les
chansons de geste) est décrite ainsi :

Lubias, la cortoise, la blonde...
Qui plus blanche est que
 'serainne ne fee.
(Ami et Amile, v.v. 468 et 473).

On aura remarqué, cependant, que ces descriptions détaillées ont été tirées des épopées plutôt tardives, où on constate l'influence du courant courtois dans nos oeuvres, avec la plus grande importance attachée à la place des femmes que cela comporte. Aude, par exemple, dans La Chanson de Roland, le plus ancien exemple de chanson qui nous reste, est décrite simplement comme :

une bele damisele
(La Chanson de Roland, v. 3708)

⁵
Comfort, op. cit., pp. 279-434.

et en fait ne figure que dans deux laisses dans l'oeuvre entière. Le deuxième fait qui nous frappe est que ces longues descriptions stylisées se rapportent uniquement à des "pucelles" c'est-à-dire des filles non-mariées. Sans compter que ce fait relève en partie du plus grand intérêt porté aux femmes au cours du douzième siècle et comporte donc une raison d'être esthétique, ce fait a en plus une valeur fonctionnelle. Parlant toujours des romans courtois, Colby dit "the preponderance of descriptions of feminine beauty in all probability results far more from the fact that the comeliness of a maiden was essential to the plot of the story more frequently than the handsomeness of a knight."⁶ Puisque la part des femmes dans ces oeuvres se réduit souvent à leur qualité potentielle d'être épouses, dont les deux critères semblent avoir été la beauté et la possession de terre, cet accent mis sur l'apparence des jeunes filles nubiles est tout à fait compréhensible. Cette attitude est d'autant plus concevable que dans les épopées tardives, une bonne partie de l'action tourne autour des querelles occasionnées justement par la très grande beauté d'une fille, tout comme dans le cas d'Hélène de Troie, à qui nos auteurs font

⁶
Colby, op. cit., p. 92.

référence plusieurs fois. Ainsi, quand Florence, par exemple, requise par le vieux roi Garsile à cause de sa beauté, refuse son offre, elle déclenche une guerre vicieuse et on dit à son sujet:

Con veschi grant pité et
 grant diaublerie,
 Quant pour unne puchielle
 est enssi conmenchie
 Unne gherre mortelle,
 (Florence de Rome, I, vv. 632-643)

De même Aye d'Avignon, dans la chanson du même titre, est la cause d'une guerre entre Bôrenger et Garnier:

Por une pucele murent tel
 encombrier
 Dont morurent as armes plus
 de M. chevalier,
 (Aye d'Avignon, vv. 25-25)

Il n'est pas surprenant donc que l'auteur nous rappelle de temps à autre au cours du texte la beauté de ces filles, et en effet, selon Colby "the relative frequency of portraits seems to be directly proportional to the amount of functional need for them."⁷ La beauté d'Orable est réitérée, donc, brièvement à intervalles réguliers au cours du texte, parce que c'est cela qui a déclenché l'action.⁸

7
Ibid., p. 100.

8
 Orable, pourtant, est une exception ici, comme l'a remarqué F.M. Warren, du fait qu'elle est déjà mariée, et cette analogie avec Hélène de Troie et les traits qui l'accompagnent s'applique normalement à des pucelles ou à la limite à de belles veuves comme Aye. Toutefois, il s'agit en général, de femmes non-mariées, dont le sort est en jeu. Voir F.M. Warren, "The Enamoured Moslem Princess in Orderic Vitaland the French Epic," P.M.L.A., XXIX (1914), 341-358.

Petites mameletes, le cors
 grant et plané;
 Si cheveil resambloient fin or
 bien esmeré.
 (Fierabras, vv. 6000-6002)

Ayant noté la façon dont nos auteurs et leurs auditeurs concevaient les femmes du point de vue physique, il convient de passer au troisième élément d'un portrait tel que nous l'ont défini les rhétoriciens classiques, à savoir les traits de caractère. Bien qu'on étudie actuellement vingt-et-un personnages féminins, dont l'individualité a été déjà fortement soulignée par M. Henderson⁹ et B. de Kok,¹⁰ on peut constater néanmoins quelques manières de se conduire qu'elles démontrent toutes.

M. Bardèche dans son livre L'Histoire des femmes¹¹ a cru utile de consacrer toute une section dans son chapitre sur "Les Femmes des Chansons de Geste et de l'amour courtois" à "L'Energie des Héritières et des épouses". Il suppose que cette caractéristique soit d'origine germanique, hypothèse qu'il a déjà énoncée dans les chapitres précédents sur les clans celtiques et germaniques. Il parle de l'atmosphère de

⁹
 Henderson, op. cit.

¹⁰
 de Kok, [Guibourg et Quelques Autres figures de femmes dans les plus anciennes Chansons de Geste, Paris: Les Presses Universitaires, 1926.] op. cit.

¹¹
 M. Bardèche, L'Histoire des femmes, Paris: Stock, 1968. II, 25-26.

Elle démontre constamment cette énergie et vigueur, pourtant toujours frustrées, qui atteignent leur apogée lorsque, dans un excès de fureur contre l'inaction des mâles de sa famille en face du meurtre de Raoul, elle repousse physiquement son frère, le roi Louis, qui va l'embrasser:

La gentix dame l'en abouté
arier:
 "Fui de ci, rois, tu aies
encombrier!
 Tu ne deüses pas regne
justicier."
 (ibid., v. 5225-7)

Puis elle se charge elle-même de l'affaire et voyant Bernier couché:

Seure li cort, si saisi un levier:
 Ja l'eust mort sans autre
recovrier,
 Mais li baron ne li laissent
touchier;
 (ibid., v. 5244-46)

On rencontre les mêmes caractéristiques d'énergie et d'empressement chez Bramimonde, épouse de Marsile dans La Chanson de Roland. Elle est toujours au courant de ce qui se passe dans la bataille (elle peut renseigner Clarier sur la situation actuelle de l'armée française [vv. 2735-2740]): elle prend part activement aux négociations entre Ganelon et Marsile (laisse I); elle est assez hardie pour maudire les dieux païens:

("Cist nostre deu sunt en recreantise"
 [v. 2715]).

C'est elle qui court à la rencontre des deux messagers de Baligant, et qui les interroge la première, avant Marsile même, et pour cet empressement mal placé elle encourt les réprimandes de Clarien:

"Dame, ne parlez mie itant!"
(Roland., v. 2724)

et de Marsile:

"Laissez ço ester!" dist Marsilies
 li reis.
Dist as messages: "Seignurs,
 parlez a mei!"
(ibid., v. 2741-2)

Ces réactions suggèrent que sa conduite a été en effet, excessive, et encore une fois on voit que ces énergies sont frustrées et qu'un tel comportement est à décourager. Comme dans le cas d'Aalis et le levier ces énergies refoulées débouchent de temps à autre et se manifestent à travers la violence physique lorsque par exemple Bramimonde aide à renverser les dieux des sarrasins:

A granz bastuns le batent e
 defruisent;...
E Mahumet enz en un fossét
 butent.
(ibid., v. 2588-91)

Pourtant, cette vigueur et cette énergie ne sont pas le propre exclusif des héritières et des épouses, (comme l'a suggéré M. Bardèche), à s'en servir au besoin pour protéger leurs intérêts matériels. Nous avons trouvé en effet que ce trait saillant caractérise la plupart des

Encore une fois, ayant peur que sa confidente, Morabunde ne révèle à l'émir tout le complot au sujet des Français, elle la jette brutalement par la fenêtre, et revient ensuite en faire de même avec Marmucet de Goré:

Par les jambes le prent, bien
 i a assené,
 Ens la mer le lancha, ens
 ou parfont du qué.
 (ibid., v. 2197-98)

Plus tard, contre son père qui l'accuse, justement, de l'avoir trahi:

Quant l'entent Floripas,
 forment s'en coureça;
 Elle prinst un baston, son père
 manecha.
 (ibid., vv. 5280-81)

De la même façon, Aude dans Girart de Vienne, regardant du haut des créneaux la bataille entre l'armée de son frère et celle de Roland, ne peut plus se contraindre finalement:

Ele s'abesse, une pierre a
 sessie,
 Fiert un Gascon sor l'iaume
 de Pavie
 (Girart de Vienne, vv. 4631-32)

On voit Rosamonde, exaspérée par son frère, agir ainsi:

Ele lait le parler, par les
 temples le prist,
 Des cheveux a sachiet quanque
 la bele en tient.
 (Elie de Saint Gilles, vv. 2180-81)

Lubias, dans Ami et Amile, qui accuse faussement, devant son mari, Amile d'avoir voulu la violer, prétend s'être défendue ainsi:

"Tel li donnai de mon poing
 enz el front
 Que a la terre cha! a jenoillons"
 (Ami et Amile, vv. 1212-13)

ce qui prouve qu'un tel cours d'action de la part d'une femme n'était pas tout à fait inconcevable.

Le plus souvent, évidemment, cette vigueur caractéristique ne va pas si loin, mais reste néanmoins en évidence au niveau des gestes les plus banals et quotidiens. Les femmes de tous les âges, par exemple, sont toujours pressées à accomplir n'importe quelle tâche ou mission, et les mots désignant l'empressement sont fréquemment employés à leur sujet. Aalis par exemple, quoiqu'une dame d'âge mûr, court au service de Gautier:

Dame Aalis corut aparillier
 Chemise et braies, et esperons
 d'or mier,
 (Raoul de Cambrai, vv. 3804-5)

Belissant, dans Ami et Amile, voyant venir les deux comtes, les accueille ainsi:

Isnellement encontre lor saillit.
 (Ami et Amile, v. 443)

Béatrix, à la nouvelle que Bernier va l'épouser le dimanche suivant, s'enthousiasme pour le messager même:

La dame l'oït, le mès
 cort embracier;
 (Raoul de Cambrai, v. 6027)

On a déjà constaté qu'Aude (Girart de Vienne) et Floripas sont deux filles vigoureuses et ceci est en évidence surtout dans les moments de crise, comme dans le champ de bataille, où Aude paraît ainsi:

Es vos bele Aude corant
par mi le pré.
(Girart de Vienne, v. 3501)

Elle va directement à Lambert qu'elle "sessi par l'escu d'or bandé," (ibid., v. 3510) l'importunant avec ses arguments de laisser tomber la bataille. De la même manière, Floripas, qui organise la fuite des Français, se présente brusquement devant les barons:

Puis a saisi le duc Namle
par le neu du baudré.
"Comment avés à nom, frans
chevaliers menbré?"
(Fierabras, vv. 2773-74)

Floripas a saisi Richart de
Normendie:
(ibid., v. 2779)

Floripas prent Rollant par le neu
du baudré:
(ibid., v. 2786)

Celle-ci n'est pas nécessairement une caractéristique limitée aux femmes audacieuses ou hardies: même une femme telle que Florence, un modèle de vertu et de piété (renommée qui lui attire les attentions de toutes sortes d'hommes malintentionnés) se comporte ainsi vers son époux futur:

Par le braz l'a saisi, si l'a
 a mont levé,
 Dejouste lé l'asiet, si l'a
 aressonné:
 (Florence de Rome, II, vv. 2296-7)

Plus tard, face à un de ces prétendants indésirables, elle se défend de la façon suivante:

 Florence le bote, par poi nel
 fist verser.
 A l'aide d'une grande pierre:
 Si l'en fiert ou visage, c'onques
 ne pot parler,
 En la goule li fist dans des
 dens engruner
 Et trestote la boche par
 dedans enpäter.
 (Florence de Rome, vv. 4454-59)

L'étrangeté de cette conduite est encore plus frappante si on la compare avec l'air réservé et modeste des dames courtoises telles qu'Enide.

Il ressort de tout ceci à quel point les émotions et les sentiments violents de ces personnages semblent défier toute contrainte, et débordant les limites de la langue, se répandent en des expressions plutôt physiques. En effet, les gestes de tous les personnages de ces oeuvres sont souvent plus révélateurs quant à une émotion violente, que la langue, et l'auteur dans ces cas se passe souvent du dialogue. A ce sujet, P. Matarasso parle d'une formule largement répandue dans toute la littérature épique:

c'est l'emploi des gestes et des réactions physiques pour exprimer un état psychique... l'émotion qui se traduit par un geste, une attitude, un changement de physionomie, est une formule qui convient bien à l'épopée, dont les personnages, aux réactions violentes à l'émotion excessive, sont toujours en mouvement.¹³

L'exemple le plus fréquent d'une émotion transmise dans des termes physiques doit assurément être celui de la pâmaison. Cette ressource est tellement habituelle qu'elle figure dans une formule littéraire tout à elle: toujours quand une dame se pâme de douleur, on "court la redresser". (Ce n'est pas nécessairement le cas chez les hommes qui, eux aussi, succombent à des pâmaisons, mais qui s'en remettent tout seuls.) Des exemples reviennent maintes fois dans tous les poèmes et sont donc trop nombreux pour être cités mais on pourrait peut-être indiquer quelques-uns qui embrassent l'étendue chronologique qu'on a choisie, pour démontrer l'universalité d'une telle réaction. On verra d'ailleurs comment les termes deviennent plus stylisés avec le temps. Bramimonde, comme toujours la première à paraître devant un nouvel arrivé, "vient curant cuntre lui" (un baron sarrasin), se plaint de son sort, et s'évanouit:

Chet li as piez, li amiralz la reçut,
(Roland, v. 2825)

Aalis apprend la mort de Raoul:

Lors chiet pasmée; on la
cort redrecier.
(Raoul, v. 3555; voir aussi v. 6240)

Floripas se pasma qui moult ot
grant biautés;
Puis l'en a redrecie, ses nouviaux
mariés.
(Fierabras, v. 3128-9)

Florence:

Pamee chiet a terre sus le
marbre listé
Quant Audegons l'en lieve...
(Florence, II, vv. 2869-70)

Ces femmes ne semblent pas capables de modérer ces émotions turbulentes: ou bien elles courent embrasser quelqu'un dans leur enthousiasme, ou bien elles se pâment. La violence de leurs sentiments n'est jamais laissée en doute, car la moindre réaction nous est fournie par le moyen d'une référence à leur état physique. Un changement d'émotions est souvent signalé par un changement de couleur du visage. Aude "pert la culor" (Roland v. 3720) de douleur à la mort de Roland et "chiet as piez Carlemagne", et la compagnie est tellement accoutumée à cet événement qu'ils croient qu'elle s'est pâmée. Les pucelles accompagnant Floripas dans l'état de siège dans la tour d'Aigremore "pallissent" de peur (Fierabras, v. 3127), comme Aye d'Avignon à qui la peur "chanja le vis" (Aye D'Avignon, p. 10). De même,

Floripas, furieuse de ce que Gui ne veut pas accepter une épouse qui ne soit pas donnée par Charles, dans une phrase typique, "tout ot le sanc mué". (Fierabras, v. 2811).

Etant donné cet accent mis sur la communication à travers les signes physiques, ce qui fait, par exemple, qu'on supplie quelqu'un à genoux, qu'on lui baise les pieds, le menton, les yeux etc., il est peu surprenant que certaines de ces femmes laissent paraître ce qu'on a appelé un certain "manque de pudeur" dans leurs relations avec les hommes. Si elles ne se contraignent pas dans l'expression de la haine, la colère, la douleur, la joie, il en est de même pour l'expression de leur amour. Là encore leur énergie ressort vivement, et une fois qu'elles se sont fixées sur leur choix elles ne perdent pas de temps à se déclarer et à s'assurer d'une offre de mariage. On est en présence ici de la catégorie, tant discutée, de "wooing ladies", qui selon l'époque, a dégoûté ou du moins déconcerté les critiques.¹⁴

F.M. Warren dans son article "The Enamoured Moslem Princess in Orderic Vital and the French Epic", essaye de reléguer cette conduite à un type de princesses sarrasines

14

Par ex., L. Gautier les appelle "sensuelle[s], égoïste[s], odieuse[s]", (L. Gautier, Les Épopées françaises, IV, 409, cité de Kok, op. cit., p. 127.) Et dans La Chevalerie, il dit qu'elles ont: "une effronterie et une agressivité qui sont contraires à toute vraisemblance et à toute observation sincère de la nature humaine." (L. Gautier, La Chevalerie, p. 378, cité de Kok, op. cit., 127)

qui s'éprennent des captifs français de leur père, les délivrent d'une tour, dénoncent leur père et leur religion, et se convertissent afin d'épouser le chevalier français. A cette catégorie de filles entreprenantes appartiendraient Floripas, Rosamonde, et, dans une certaine mesure, Orable. Warren trouve l'archétype de ceci dans les contes Orientaux comme Les mille et une nuits, et note son inclusion dans l'Historica Ecclesiastica d'Orderic Vital. Il conclut:

The traits of a Melaz or a Floripas or an Orable ... are not the traits of the medieval woman of the West ... The masterful nature of these women, foreign to France and the feminine ideal, [did not influence] the more retiring sisters of the West.¹⁵

Pourtant, comme il est clair à ce point, nous n'avons rien trouvé de cette réserve chez les Françaises qu'il attribue aux "retiring sisters of the West", et à l'appui de ceci W.W. Comfort dans l'article déjà cité, dit "the Saracen maid does not differ essentially from her Christian sister..."¹⁶

H.R. Hays fait mention de ce genre d'épisode, qu'il rattache au conte de la femme de Potiphar. Il trace son origine probable dans un conte égyptien de 1300 av. J.-C.

¹⁵

Warren, op. cit., p. 356

¹⁶

Comfort, op. cit., p. 420.

Il dit que ce motif était populaire dans la mythologie celtique, et que dans la littérature médiévale il s'agissait souvent d'une sarrasine parce que "this accorded best with church ethics, for pagans were not supposed to be moral anyway".¹⁷

En effet, cette ardeur ne semble être qu'un autre aspect de la vigueur commune à toutes les femmes épiques. Comme on a vu dans le cas de Florence, même les femmes vertueuses prennent l'initiative dans les affaires de coeur. J.A. Asher, soulignant la sensualité des deux femmes dans Ami et Amile, dit de Belissant "[she is] a wife in the fullest Christian sense and incarnates 'caritas'", mais plus haut il l'a appelée "another Potiphar's wife [and] belongs to the bold company of 'wooing ladies' who appear in many medieval writings and in folk-lore."¹⁸

On pourrait ajouter à cette liste Aude (Girart de Vienne), Alpais (Girard de Roussillon), Béatrix (Raoul de Cambrai). Ces deux derniers exemples semblent nier la constatation de P. Matarasso que ce genre de "jeune fille qui se jette avec fureur à la tête du premier venu" apparte-

17

H.R. Hays, The Dangerous Sex, Pocket Book Edition Richmond Hill, Ont.: Simon & Schuster, 1966, p. 109.

18

J.A. Asher, Amis et Amiles: An Exploratory Survey, Auckland University College, 1952, p. 13.

nait aux épopées tardives, affirmation qu'elle appuie en citant l'exemple de Heluis qui, en agissant modestement, s'exclut de ce groupe.

Jusqu'ici on s'est borné à examiner les premières impressions qui se dégagent au sujet de la conduite féminine telle qu'elle est exhibée par les femmes elles-mêmes. Ceci se résume en une capacité commune de s'accorder parfaitement avec "la rudesse de la classe féodale", pour citer Matarasso qui parle de la conduite d'Aalis. Il serait peut-être intéressant de mettre en opposition à ceci une idée des qualités dont on favorisait le développement chez les femmes. En essayant de préciser ce qui constituait alors les critères d'une "bonne femme", on trouvera que ceux-ci n'étaient pas toujours en accord avec l'esprit indépendant dont les femmes nous font preuve en fait.

S. Painter résume ainsi les sentiments de Philippe de Novare, qui écrivit ses Quatre tenz d'aage d'ome¹⁹ au XIIIe siècle, disant "to Philip submissiveness, chastity and fertility were the only qualities of importance in a woman", et il ajoute "[these] opinions ... would have satisfied any

19

Philippe de Novare, Quatre tenz d'aage d'ome, cité dans Historical French Reader: Medieval Period, éd., P. Studer et E.G.R. Waters, Oxford: Clarendon Press, 1924, pp. 195-197.

XIth century baron."²⁰ En effet, Philippe, s'exprimant sur l'éducation des jeunes filles consacre la plupart de son temps à décourager certains traits chez les filles, plutôt qu'à offrir des suggestions positives quant à leur développement intellectuel. Il décourage, par exemple, la largesse, sauf dans la forme d'aumônes, parce que cela amènerait une femme à être "large de son cors aussi comme de l'avoir."²¹ Il leur défend toute activité intellectuelle, comme savoir lire ou écrire, et même dit-il:

L'an lor doit en anfance
aucune mestier apanre
por entendre, et non mie
penser.²²

Le diable étant si habile, il pourrait s'insinuer auprès d'une fille à travers une lettre, et la seule exception à cette interdiction serait dans le cas d'une religieuse. Il fallait garder étroitement les jeunes filles et se servir du châtiment physique pour les retenir dans cet état de soumission afin que "lor regars soient coi et atampré."²³

20

S. Painter, French Chivalry, Great Seal Books, Ithaca: Cornell University Press, 1957, p. 137.

21

De Novare, op. cit., p. 195.

22

Ibid., p. 195.

23

Ibid., p. 196.

Le ton de tout le passage suggère une méfiance du caractère féminin, et la peur qu'elle risque toujours d'aller trop loin, d'excéder les limites, ne pouvant pas, tout comme son archétype Eve, résister à aucune tentation. Pour cette raison, semble-t-il, il fallait restreindre leur liberté, leur interdire tout contact avec ce qui pourrait les exciter, et enforcer le plus d'obéissance possible envers leur père ou seigneur.

Il se peut toujours d'ailleurs, que les craintes de Philippe fussent bien fondées, car rien ne nous permet de croire que le regard d'une Floripas, Bramimonde, Aude ou Béatrix fût "coi et atampré".

On remarquera que les paroles "submissiveness, chastity and fertility" s'appliquent surtout au contexte conjugal, et de là on déduit que la vertu d'une femme est définie par son succès en tant qu'épouse, et acquiert de la signification seulement lorsque le but visé est le bien-être et l'appui de l'existence de son mari. On a plusieurs exemples de ces bonnes épouses, comme Belissant, Guibourc et Berthe qui toutes se montrent vertueuses en favorisant les intérêts de leur mari, à la différence de Lubias, le type d'une "male fame", qui agit indépendamment d'Ami et, plus précisément, contre ses intérêts.

Les priorités souhaitables d'une femme sont indiquées succinctement dans un vers de Girard de Roussillon où le poète est en train de louer la reine Elissant et sa soeur Berthe, qui n'ont pas leur égale,

Qui tant am Deu e pables
e son seignor .
(Girard, v. 9011)

Ceci s'accorde bien avec les sentiments de Philippe, qui interdit à une femme vertueuse toute activité en dehors de ses devoirs conjugaux, à moins que ce ne soit dans les intérêts de la religion. En effet, c'est leur esprit religieux qui fait tant louer Florence de Rome et Aye d'Avignon, celle-ci une veuve et celle-là une femme séparée de son mari.

A côté de ceci, contribuant à cette piété, se trouve la qualité d'être fidèle à un mari ou fiancé mort, ou bien simplement éloigné. Une fois que ces femmes ardentes ont un seigneur, elles leur doivent généralement le plus d'obéissance et de fidélité, tant qu'Aude par exemple, ne peut survivre à la mort de Roland; la fille de Guaifier (Le Couronnement de Louis) et Heluis, deux fiancées délaissées, refusent de considérer d'autres prétendants; Aalis refuse l'offre d'un second mari après la mort du père de Raoul; et Béatrix suit Bernier à travers les pires épreuves d'un exil dans la forêt.

D'après cette liste et d'autres exemples qu'on a relevés, où les femmes démontrent en commun plusieurs points de ressemblance, on se permet de tirer plusieurs conclusions sur l'image de la femme en général. Que ceci soit le résultat des conventions littéraires ou d'un courant de réalisme qui s'insère dans ces oeuvres pourtant décidément stylisées, on se forme un portrait composite de la femme: elles sont toutes présentées en premier lieu comme étant des figures belles et avenantes, mais en même temps, à travers leur comportement, elles font preuve d'un courage et d'une énergie remarquables dans des personnages dont l'apparence est la première considération. On a suggéré aussi, relevant de cette dichotomie, le désaccord qui semble exister entre l'image qu'on voudrait présenter à leur sujet -- la beauté, la soumission, la non-intervention dans les affaires sérieuses -- et la façon vigoureuse et énergique dont elles se comportent en fait. Cette activité positive chez les femmes, étant nettement découragée, n'a pas d'issue valable dans le système guerrier dont les chansons parlent. Quand elle ressort finalement donc, c'est avec d'autant plus de violence qu'elle a été réprimée, et elle manque de direction légitime. Ce fait attire généralement pour les femmes, de la part de leurs protecteurs masculins

la méfiance, les réprimandes et le châtement physique, qui caractérisent l'état d'oppression qu'elles ont à subir. On va essayer de démontrer dans les chapitres suivants quels étaient les moyens permissibles aux femmes d'exprimer cet élan vital, ce qui revient à une considération de leurs rapports avec le reste de la société comme épouses, mères et "repos du guerrier".

CHAPITRE DEUXIEME

LA PLACE DE LA FEMME DANS LA SOCIETE:

LA FEMME EN MARGE DE LA SCENE

Parlant de la place de la femme dans l'histoire du monde, M. Bardèche a écrit:

La femme est indifférente aux fanfares: elle ne réagit qu'à l'essentiel, le ravitaillement, le porte-monnaie, la sécurité du domicile, la paix.¹

Cette généralité, avec laquelle M. Bardèche introduit le deuxième tome de son oeuvre, acquiert sa plus grande signification lorsqu'elle est prise dans le contexte du monde guerrier des chansons de geste. Elle suggère la grande opposition qu'on discerne entre le monde masculin et le monde féminin, dont les valeurs touchaient à peine. Il ressort de ces chansons que l'existence des femmes se bornait aux préoccupations paisibles au "foyer", à l'intérieur du château, tandis que tout ce qui restait dehors était le domaine des hommes. Dans la société dépeinte dans cette littérature, où les valeurs qui comptaient étaient celles de la chevalerie, il tombe sous le sens que le rôle de la femme y était minime. S. Painter conclut à ce sujet:

¹ Bardèche, op.cit., II, 7.

It seems safe to say that the conditions which governed the life of the feudal class forced women to occupy a low place in society. The supreme function of the noble was war and women could not fight.²

En effet, la division qui existait entre les femmes et les hommes est illustrée par le fait que, pour la plupart du temps, elles vivaient à l'écart des hommes, même lorsque ceux-ci, revenus de la guerre, se trouvaient au château. Les femmes (et nos renseignements concernent surtout les filles non-mariées) logeaient dans la compagnie d'un nombre de "pucelles" dans les appartements qu'on appelait leur "chambre". Ces chambres étaient souvent peinturées et contenaient, dans les épopées tardives, des articles de luxe ornés par les filles, ainsi que des armes dont elles pouvaient faire cadeau à leur amant si, comme Guillaume dans La Prise d'Orange et comme Elie, ils en avaient besoin pour se sauver d'une situation embarrassante. Ces chambres contrastaient avec la salle où demeuraient les hommes, de sorte que les "wooing ladies" devaient toujours envoyer chercher leur proie, qu'elles invitaient à les y rejoindre. En principe, ce n'est pas un lieu pour des hommes, donc quand un homme

2

Painter, op. cit., p. 101

y va, cela crée une sorte de refuge contre le reste. Si on veut qu'une femme rejoigne la compagnie des hommes, on la fait appeler, comme le père de Rosamonde:

"Alés moi de sa cambre
Rosamonde amener:"
(Elie, v. 1609)

La chambre étant le domaine privé d'une femme, Rosamonde est furieuse quand le chambellan de son père y entre sans qu'elle le sache:

"Cuiver", dist la puchele, "c'avés
vous enpensé,
Qui entrés en ma chambre
sans congiet demander?
Près va je ne te fac tous
les membres coper,
U ferir ou bien batre u loier a
un pel".
(Elie, v. 1685 - 88)

Il faut noter qu'un tel déchaînement de colère n'est pas inouï dans la bouche d'une femme médiévale qui, comme Rosamonde, protège son amant.

On ne possède que des renseignements indirects sur ce que font les femmes pour passer le temps dans de telles circonstances, car le sujet de nos poèmes exclut un tel intérêt. Il faudrait se rapporter à des livres d'histoire tels que Bardèche, et à celui de Crosland, The Medieval French Epic,³ pour en savoir plus long. On sait pourtant qu'elles

3
Crosland, op. cit.

font de la broderie, parce qu'elles donnent des manteaux ornés à leurs amants (ceci étant en effet presque le seul talent que Philippe de Novare leur conseille positivement de cultiver ⁴), et on suppose qu'elles doivent s'occuper des enfants. Malgré les conseils de Philippe, plusieurs de nos femmes savent lire et écrire, comme la reine Elissant dans Girard de Roussillon qui, organisant une trêve entre Girard et son mari, dirige les affaires par le moyen d'une lettre, disant:

"Faites ce que verrez per mon
 escrit.
(Girard de Roussillon, v. 8864)

L'éducation de Florence dans Florence de Rome semble être un des constituants de sa vertu et de sa renommée, et la description, répétée plusieurs fois, nous frappe par sa singularité:

Doctriner le faisoit de sagez
 clers subtils;
De la haulte sciencie et de
 divins escrips
Apprendoit si tresbien, pour
 chierlain le devis,
Que dou cours des estoillez
 estoit son corps apris.
Sage estoit en tous cas, et en
 fais et en dis;
Bien savoit argguer a tous les plus hardis.
(Florence, I, v. 111-116)

⁴
de Novare, op. cit., p. 195.

On devine toutefois que l'acquisition de telles connaissances scolastiques n'était pas de règle, car on n'en a trouvé que deux exemples, et l'accent est toujours mis sur le père qui a permis une telle occurrence. Nous citons l'autre exemple, de Berthe:

Sos paire li a fait les
 ars parar;
 Sat caudiu e gregeis e romencar,
 E latin e ebriu tot declarar.
 Entre sen e bellat e gent
 parlar,
 Ne pout nus om el munt
 sa par trobar.
 (Girard de Roussillon, vv. 237-41)

Ces deux femmes, pourtant, sont des modèles de vertu en tant qu'épouses, de sorte que toutes deux atteignent le niveau de sainteté au cours des poèmes, donc il se peut que dans ce contexte de telles connaissances soient admissibles.

Pourtant, en général, aucune femme qu'on a étudiée ne semble tout à fait ignorante, et en tout cas, pas plus que l'homme moyen, dont le niveau d'éducation n'est certes presque jamais mentionné non plus. Il était même permis aux femmes de participer au passe-temps sérieux d'échecs, qu'elles étaient en mesure de comprendre malgré le fait que ceci représente un champ de bataille et des manoeuvres militaires. Dans une situation typique où la dame est enfermée dans sa tour, protégeant des chevaliers ennemis contre les siens, Orable passe son temps ainsi:

En Gloriete ou furent a celé,
 As eschés jeuent, tuit sont
 asseüré;
 (La Prise d'Orange, v. 1496-7)

Béatrix envoie chercher Bernier ainsi:

"Di li par moi salus et amistié,
 Et q'en mes chambres ce vaigne esbanoier
 Et as eschés et as tables joier:"
 (Raoul de Cambrai, vv. 5623-25)

Le domaine physique des femmes semble normalement s'étendre jusqu'à comprendre le "vergier" où elles pouvaient s'amuser ensemble, et qui constitue l'autre endroit où elles pourraient accueillir un homme.⁵

5

Voir Elie de Saint Gille:

El vergier Rosamonde sont cil IIII
 entré.

(Elie, v. 2595)

Voir, aussi ce motif dans la poésie des Troubadours:

E car non l'aus batr' ab ram ni ab verga
 Sivals a frau, lai on non aurai oncle,
 Jauzirai jdi, en vergiër o diz cambra.

(P. Bec, Nouvelle Anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age
 Avignon, Aubaret, 1970, p. 215)

En un vergiër sotz fõlha d'albespi
 Tenc la dõmna son amic cõsta si,
 (Ibid., p. 154)

Qu'ieu veja cest' amor de lonh,
 Veraiamen, en tals aizis,
 Si que la cambra e'l jardis
 Mi ressemblès totz temps palatz!
 (Ibid., p. 182)

L'activité principale qui semble dominer la vie des femmes de l'épopée est, comme on pouvait s'y attendre, le trajet à la messe, où elles vont constamment prier pour le retour sain et sauf d'un fils ou d'un mari, ou pour se lamenter sur leur mort, circonstances qui naturellement nous concernent beaucoup, vu le contenu violent de ces oeuvres. Les plaintes funèbres occupent une place si importante dans le rôle des femmes, que P. Matarasso et B. de Kok ont suggéré que certains personnages féminins, ont été créés uniquement à ces fins.⁶ La fréquence de cet événement est telle que toute une formule littéraire est consacrée, à sa description. D'abord on décrit souvent les gestes d'un caractère assez traditionnel, qui expriment la magnitude de l'émotion:

Lor crins deronpent et font grant marrison
 Lor poinz detordent et crient a haut ton:
 (Girard de Vienne, vv. 5363-4)

Lors commencha grant duel a demener;
 Ront et dessire son frès ermine cler
 (Raoul, vv. 6224-5)

6

Voir Chapitre I, note 12.

Matarasso conclut que dans le cas d'Aude et de Heleuis, "[leur] existence est plus nécessaire que [leur] présence". (Matarasso, op. cit., p. 240)

Quant elle vit son pere, dons se fiert et messelle
Et areche ses temples; en pamaison chancelle,
(Florence, II, vv. 1939-40)

Cette frénésie culmine pour la plupart en la pâmaison, et après qu'on les a relevées, ces femmes se lancent dans des lamentations stéréotypées. S'adressant au chevalier mort elle regrettent sa mort comme étant une perte pour tout le monde, elles font des éloges à son sujet, et se lamentent sur leur propre avenir sans lui, souvent exprimant un désir d'être mortes aussi. Raoul de Cambrai nous en offre le plus d'exemples où en effet les femmes semblent être dans un état constant de douleur et de déséquilibre mental, ou bien à cause d'un événement tragique dont elles présagent l'avènement, en dépit de leurs efforts, ou bien à cause de la mort réelle d'un fils ou d'un mari, ce qui nous vaut quatre scènes de plaintes funèbres de ce genre (Raoul, v.3667 ss.; v. 6227 ss.; v. 8506 ss.; v. 3556 ss.) On pourrait citer aussi les exemples, moins élaborés, de Belissant dans Ami et Amile:

"Hé! douz amis, com voz estiéz preudon!"
(Ami et Amile, v. 416 ss.)

et d'Aye:

"Hai! Tant mar i fustes, franc chevalier hardi!..."
"Hé Diex! car reçoif m'ame, c'or voudroie morir!"
(Aye d'Avignon, p. 96)

Il serait impossible d'énumérer toutes les fois que la phrase "mener duel", ou son équivalent, paraît dans les textes, égalé seulement peut-être par les cas de pâmaison qui, comme

on a indiqué, en font partie. Qu'une attitude de douleur fût acceptable dans l'ordre des choses, et le propre des femmes, est illustré dans un commentaire de Guerri à l'égard de Bernier, qui est en larmes parce que son amie a été rendue à Herchembaut:

"Este [s] vous feme por grant duel demener?
 Ja nuns frans hons ne se doit demanter
 Tant com il puisse ces garnemens porter."
 (Raoul, vv. 6374-76).

C'est en partie l'excès de douleur qui provoque ce reproche et en partie sans doute parce qu'il s'agit d'une femme, car les larmes ne sont point ignobles chez un chevalier qui se lamente sur la mort d'un autre chevalier, tel Charlemagne pour Roland, ou même sur son départ, tel Ami pour Amile.⁷ Ce reproche souligne la distance entre les rôles masculins et féminins, et suggère aussi, à nos yeux, le manque d'estime

7

Voir J. Crosland, The Old French Epic, Oxford: Blackwell, 1951, pp. 288-295.

On renvoie aussi à K. Millett, Sexual Politics, Avon Books, New York, 1971, p. 77.

Toutes deux soulignent l'importance primordiale des relations homme à homme à côté des relations homme à femme, et l'espace physique et mental conservé entre les deux sexes pour garder à la distance les femmes des hommes. Dans The Dangerous Sex, H.R. Hays signale à ce propos les ressemblances entre les conditions sociales de certaines tribus primitives et celles de la chevalerie médiévale.

de la part des hommes, ce qui contribue à maintenir cette distance car, évidemment, être comparé à une femme ici revient à une insulte. On rencontre dans cet exemple un peu de la méfiance masculine vis-à-vis de la femme, car bien que les larmes en elles-mêmes ne soient pas ignobles et soient permmissibles jusqu'à un certain point, elles fournissent encore une occasion pour l'exhibition de la démesure féminine.⁸ Il y a des moments où la passion des femmes les emporte, et elles excèdent les limites de la décence et de la "mesure", semble-t-il, comme Belissant qui regrette amèrement Amile qu'elle croit assassiné par Hardré. Son père lui dit:

"Ma belle fille, car laissiéz le tencier
 Envers Hardré qui est bons chevaliers.
 En la bataille s'est il moult bien aidiéz,"
 (Ami et Amile, vv. 423-425)

Il en est de même dans le cas de Florence qui pleure la mort de son mari. Brusquement, on lui dit:

"Dame", font li baron, "che ne vault unne aillie:
 On ne poet pour plourer rendre un honme la vie.

 Laissiés ester le doeil, douche dame prisie,
 Et si reconfortéz notre chevalerie,"
 (Florence, I, v. 1166 ss.)

8

Dans son chapitre intitulé "Epic Sentiments", J. Crosland a ceci à dire sur la question de "mesure" et de la douleur: "Grief, like other emotions, was in danger of being displayed to excess and the exortations as to the need for 'mesure' are numerous." (Crosland, op. cit., p. 291)

Evidemment, cette fonction, étant essentiellement féminine et n'ayant pas de valeur positive, doit se courber devant les exigences du monde des affaires masculines. Ce fait est reconnu également par une femme, la comtesse de Bourgogne dans Girard de Vienne, qui demande un deuxième mari à Charlemagne son seigneur:

"Car mestier a ma terre d'aide grant."
(Girard de Vienne, vv. 1262)

et ainsi elle s'exprime de la façon suivante sur la mort de son mari:

"Sire" fet ele, "ce poisse moi forment,
Mes en duel fere n'a nul recovrement."
(ibid., vv. 1256-7)

Une autre tâche assignée traditionnellement aux femmes et qu'on trouve également ici, est celle de la guérisseuse. Quoiqu'un rôle plus actif que celui de la "douloureuse", il est néanmoins passif dans la mesure où la femme ne fait que réagir dans une situation créée par des circonstances hors de son contrôle. Tout comme dans l'autre rôle de "meneuse de regrets funèbres", elle attend que les hommes de sa connaissance agissent d'une certaine manière avant qu'elle soit libre d'agir à son tour, et c'est toujours dans le sens d'une réaction après l'événement. Ce motif de guérisseuse, repris plus tard dans les romans courtois d'où il puise peut-être pour nous son ton familier, est illustré par les exemples de Floripas qui guérit Olivier de ses plaies

(Fierabras, v. 2208 ss.), et de Rosamonde qui, dans une situation identique, guérit Elie grâce aux herbes (Elie, v. 1443 ss.). (Cette situation nous rappelle celle de Laudine, qui guérit Yvain dans le roman du même titre de Chrétien de Troyes.) Le pouvoir de guérir est aussi attribué à Orable par la reine Blanche-flor, qui avertit le roi contre Guillaume et sa femme, disant:

"Dame Guiburc fu né en paisnisme,
 Si set maint art e mainte pute guische.
 Ele conuist herbes, ben set temprer mescines.
 Tost vus ferreit enherber u oscire."
 (La Chanson de Guillaume, v. 2591 ss.)

En effet, ce lien entre la Sarrasine, la sorcellerie et les guérisons, alors quasi-miraculeuses, n'est ni fortuit, ni sans explication. Rosamonde et Floripas sont toutes deux des Sarrasines qui savent accomplir des guérisons rapides en employant des herbes magiques. Rosamonde aussi a la réputation de s'y connaître dans "l'art de ningromance" (Elie, v. 1665). Venant des pays arabes, où l'art de la médecine était beaucoup plus avancé qu'en Occident, les Sarrasins avaient en effet la renommée, de par les chevaliers des Croisades, d'être habiles dans ces affaires. Pourtant, à part la méfiance qui relèverait de l'incompréhension en face de ce fait, nous discernons dans le ton de cette citation le dédain d'une race qui se croit supérieure, pour une race supposée moins sophistiquée, à qui celle-là aurait tendance à attribuer des caractéristiques telles que l'irrationalité,

l'intuition, la sorcellerie, le pouvoir de présager, un excès de sensualité, et généralement tout attribut d'un caractère instinctif ou charnel. Ceci s'accorde bien avec l'image que nous possédons des femmes sarrasines, qui ailleurs font preuve effectivement de ces traits, même de celui de devineresse, sachant expliquer les songes et connaissant l'astrologie.⁹

Pourtant, comme on a déjà suggéré, les Sarrasines démontrent au fond les mêmes traits que les Françaises, à la différence que chez les Sarrasines ils sont poussés à l'extrême. On trouve par exemple chez Béatrix l'intuition de Bramimonde (elle présage l'assassinat de son mari, Bernier aux mains de son père avant leur départ ensemble), ainsi que le prétendu "manque de pudeur" de Floripas quand elle fait la cour à Bernier. Les critiques quant aux ressemblances entre la femme française et la sarrasine, avec ses traits peu sophistiqués, nous semblent suggérer encore plus la lumière de méfiance dans laquelle les hommes dans les poèmes, et leurs auteurs, ont dû considérer les personnages féminins. Ceci

9

Parlant du caractère de Bramimonde, G.J. Brault dans son article, "Sur le rôle de Bramimonde dans la Chanson de Roland", dit qu'elle possède "un esprit lucide, prophétique [et] de l'intuition." (Mélanges de Langue et de Littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil, S.E.D.E.S., Besançon: Jacques et Demontrond, 1973, pp. 135-151.)

explique en partie aussi le raisonnement derrière l'oppression que subissaient les femmes aux mains des hommes, en qui la menace de la vigueur sousjacente des femmes paraît se manifester dans la suppression autant que possible de toute activité indépendante.

Pour revenir au thème de la guérison, on retrouve ce trait, qui est caractéristique non seulement des femmes mais aussi des Sarrasins en général, dans le personnage de Florence mais cette fois-ci il semble avoir été adapté par la religion chrétienne, et a été doué des qualités mystiques du christianisme plutôt que de "païsnisme". A la fin du poème, donc, Florence, devenue provisoirement religieuse au couvent de Beau-Repaire, révèle la capacité d'accomplir des miracles et, acquiert ainsi une grande renommée. Par conséquent, il se présente devant elle tous les gens qui lui ont fait tort au cours du poème et qui sont par la suite tombés malades. Ceci lui permet de se disculper de leurs accusations dans le passé, et de démontrer sa grande compassion.

Moins spécifiquement, pourtant, c'est le rôle général de toute femme de s'occuper du bien-être des chevaliers. On en vient à reconnaître toute une série de services habituellement faites par les femmes pour les hommes à leur retour. Ceci est le plus nettement illustré dans une citation de Fierabras:

Les pucieles les servent à joie et à bonté;
 A manger et à boire eurent à grant plenté,
 Et li baron menguënt, qui l'eurent désiré.
 Après menger leur furent li caut baing conrée,
 Et li baron i entrent, ne l'ont pas refusé.
 Après en sont issu quant lor chief ont lavé;
 Moult rices garnimens lor furent apresté,
 (Fierabras, vv. 2215-2221)

On remarquera que c'est les "pucelles" qui assistent ici au bain des chevaliers, sans la moindre indication que cela choque leur "modestie", ce qui suggère que toute la question du "manque de pudeur" qu'on a attribué à certaines filles est en effet hors de propos dans un contexte médiéval.

Evidemment, les épouses fidèles se chargent elle-mêmes du soin de leurs maris, comme Guibourc qui sert à manger et à boire à Guillaume de ses propres mains, prépare son lit et le masse avant qu'il s'endorme. Elle démontre sa place vis-à-vis de son mari (et, par extension, de la société, car c'est à travers son mari qu'elle fonctionne dans la société), quand elle laisse tout tomber pour aller à la rencontre de Guillaume qui revient de la guerre:

"Il est mi sire, jol dei servir aler."
 (Guillaume, v. 1277)

Le rôle principal de cette femme est en effet celui d'une serveuse. Quoique la dame d'un seigneur de haut rang, elle passe la plupart de son temps, quand elle n'est pas en train de mener à bonne fin les exploits de Guillaume, à servir physiquement une série d'hommes de rangs assortis. Elle sert à manger à Girard, un neveu de Guillaume, qu'elle amène au

lit et attend jusqu'à ce qu'il s'endorme, ainsi qu'aux chevaliers qu'elle a rassemblés pour aider Guillaume:

Guiburc meimes les sert de vin aporter.
(ibid., v. 1239)

Elle prépare un lit même pour Rainouart, dont tout le monde ignore le haut lignage et qui a l'apparence d'un cuisinier et d'un homme du peuple. Jamais elle ne rejoint les hommes, qu'elle sert, et ils ne s'y attendent pas:

Que unques a Guiburc mie n'en [du repas] offrit
(ibid., v. 1051; voir aussi vv. 1239 et 1410)

Cette femme est pourtant louée comme étant le type de la femme idéale:

Il n'i out tele femme en la crestienté
Pur sun seignur servir e honorer,
Ne pur eshalcer sainte crestienté,
Ne pur lei maintenir e garder.
(ibid., v. 1487-90)

Une phrase de M. Bardèche nous semble convenir très bien ici, quand il dit que le rôle de la femme dans les chansons de geste revenait à n'être plus que "le repos du guerrier".¹¹

Dans ce contexte, les auteurs font mention toujours de l'accueil accordé par les femmes aux hommes qui reviennent de la guerre ou d'un voyage. Ce geste aussi semble assez fréquent pour mériter une convention littéraire, et semble faire partie de la conduite courtoise d'une dame, bien élevée,

¹¹

Bardèche, op. cit., II, 32.

comme on voit d'après l'exemple d'Aye qui, "noblement les reçut", (Aye, p. 125). Les formalités sont les suivantes: la dame sort de la tour et va à la rencontre du chevalier, qui est toujours à cheval, comme Guibourc, qui

Avalé contreval les degrez.
(Guillaume, v. 1278)

Puis elle "l'acole", le salue courtoisement, lui demande des nouvelles, et ils remontent dans la tour ensemble. Guibourc, toujours la plus pratique, (ou peut-être au sujet de qui on est le plus renseigné) prend sur elle-même la tâche d'un écuyer même, avant de rejoindre Guillaume:

Dame Guibirc reçut sun destrer,
.....
Puis vait le cunte acoler e baiser,
(ibid., vv. 2330-5)

La présence des femmes est également souhaitable au départ des chevaliers, et souvent là aussi elles prêtent leur assistance à l'affaire. Florence, par exemple, tend son épée à Esméré au moment du départ, et Guibourc tient l'étrier de Guillaume quand il monte. Tous ces gestes sont accompagnés par des prières à Dieu.

On conclut d'après ces poèmes, donc, qu'une grande partie de la vie de la femme moyenne est passée dans un état d'attente: elles attendent le retour des hommes et les conséquences des batailles avant qu'elles puissent remplir tous ces rôles qu'on vient d'esquisser, comme celle qui accueille le chevalier vivant et qui se lamente sur le chevalier mort.

Cette attente d'ailleurs, peut être plus ou moins longue, suivant le cas, comme nous le montre Ami, qui dit:

"Bien a set ans passéz et acomplis
Que je ne vi ma moillier ne mon fil."
(Ami et Amile, vv. 547-8)

La vie de la femme fait en quelque sorte, donc, le pendant négatif de la vie très occupée et active du guerrier.

La notion de l'attente et de la non-existence de toute activité indépendante est illustrée, nous semble-t-il par le motif de la "femme comme spectatrice" que nous avons discerné à travers la plupart des textes en considération. Nous avons remarqué les exemples nombreux où les femmes montent dans les tours, sur les créneaux, ou se mettent aux fenêtres pour regarder une bataille ou pour voir approcher quelqu'un pour apprendre des nouvelles. Cette image nous rappelle certaines illustrations médiévales dépeignant des combats qui ont lieu sous les yeux des dames, dont les figures sont encadrées par les fenêtres des tours à l'arrière-plan. Pour illustrer ce point, citons les exemples suivants:

En sur sa tur muntee est Bramidonie,
(Roland, v. 3636)

d'où elle rapporte à Marsile la défaite des Sarrasins, par suite de quoi il meurt.

Bele Aude estoit desor le mur antif.
Ou voit Rollant, si li crie a haut cri:
(Girard de Vienne, vv. 3667-68)

et plus tard encore, elle

Vint sus les murs de la cité antie.
Quant vit l'asaut et la fiere asaillie,
(ibid., vv. 4629-30)

Aude s'estut a une fenestrele,
Pleure et sopire, sa main a sa meinsele.
Quant vit son frere desor l'erbe novele
(ibid., v. 5272-74)

Florence est aus fenestres en la grant tor hataigne;
Quant elle voit la biere.....
(Florence, II, vv. 1884-5)

Florence la roïne c'est par matin levee,
A une des fenestres dou palez acodee;
.....
Qu'an la cité de Rome s'en est la bierre entree;
(ibid., II, v. 2845 ss.)

Peut-être le plus d'exemples qu'on possède de ce phénomène se trouvent-ils dans Aye d'Avignon, où nous avons compté au moins huit références de ce genre telles que:

Aye les regarda qui fu à la fenestre.
(Aye, p. 60)

Aye monte dans la tour.
De là pot percevoir l'estor et la merlée.¹²
(ibid., p. 123)

12

Cette attitude nous rappelle un article, sur le lai du Laostic de Marie de France, lai qui parle du sort d'une dame enfermée dans une tour, incapable de régler sa propre destinée. L'article, "La Structure et Signification du Lai du Laostic", de J. Ribard (Le Moyen Age, 1970, 236-274) traite du symbolisme de la dame "immobile" et son attitude "figée à la fenêtre", qui contraste avec la vie très active de son mari. Selon Ribard, la fenêtre symboliserait la possibilité de fuite, de liberté, et d'envol pour la dame impuissante.

Ces références à l'égard d'Aye nous semblent souligner son impuissance et sa passivité obligatoire, car tout au long du texte, et malgré le titre, elle n'est autre qu'un ressort de l'action, un personnage dont "l'existence est plus nécessaire que [la] présence"¹³. pour citer Matarasso, à propos de Heluis. Comme Hélène de Troie, à qui elle est en effet comparée, elle déclenche l'action en provoquant, par sa simple beauté, une querelle entre Garnier et Bérenger. Par la suite, on l'enlève plusieurs fois, Garnier la confie dans son absence à Charles, comme un objet précieux, et son fils la promet en mariage sans même lui demander son consentement. Jamais elle n'a l'occasion de diriger elle-même son sort, et elle n'a d'autre recours qu'aux larmes et aux appels à la clémence. L'impuissance implicite dans le rôle d'une femme nous semble également mise en relief dans le cas de Béatrix à la fin de Raoul de Cambrai. Son père vient de tuer son mari Bernier, et ses deux jeunes fils se chargent de la vengeance. L'aîné, Julien, dit:

- "Droit vers Arras," dist Juliie(n)s li fiers,
 "La mort mon père vers le vostre vaingier."
 La dame l'oït, n'i ot que correcier:
 "Hé Diex!" dist elle, "ne me sai concillier.
 "Mi enfant vuellent mon pere vergoingnier:
 (Raoul, v. 8544 ss.)

Quoiqu'elle soit le seul lien entre tous ces hommes elle est incapable d'influencer en quoi que ce soit les résultats de la situation, et tout ce qu'elle peut faire, c'est de se préparer pour les funérailles et pour la douleur, quoiqu'il en arrive.

En conclusion, il semble que nous ayons affaire à une image de la femme qui est forcée à reconnaître ses limites physiques et spirituelles par rapport aux hommes. M. Bardèche parle de cette période comme "la phase si singulière pendant laquelle nous la surprenons, pour la dernière fois, éperdue d'admiration pour l'homme et si humblement disposée à admettre sa propre infériorité."¹⁴ Elle n'est pas un être fondamentalement passif, mais elle agit toujours dans les intérêts du mâle, et ses actions ne sont, au fond, souvent que des réactions à des circonstances auxquelles elle n'a rien contribué. Elle fait preuve plutôt de réactions que d'actions indépendantes, comme on voit d'après la fréquence des phénomènes comme la pâmation, les pleurs, la douleur, les prières, l'attente. Comme il convient à l'archétype de la féminité¹⁵ elle remplit

¹⁴

Bardèche, op. cit., II, p. 33.

¹⁵

Ici on renvoie à un article, "Methodology for Woman's Studies", C.A.U.T. Bulletin A.C.P.U., Sept. 1975, p. 11., pour une liste des archétypes de la femme reflétés dans la littérature.

bien son rôle comme "le repos du guerrier". Elle semble nous offrir à travers sa vie une sorte d'antithèse passive de la vie active de la chevalerie, y introduisant les seuls éléments de douceur à paraître dans ce monde brutal.

Etant donné ces faits, nous devrions essayer d'examiner avec plus de profondeur les rapports entre les femmes et la société. On a déjà vu que la plupart de ses énergies se concentrent sur le service du bien-être d'autrui, notamment de leur mari, fait qui ne nous surprend guère étant donné le biais masculin de ce genre de littérature. Il n'est pas nécessaire de souligner que l'importance de la femme se réduit à sa qualité potentielle d'être épouse: c'est dans cette capacité que la majorité des femmes sont présentées dans ces oeuvres. Il faut se rappeler aussi que normalement le mariage n'est pas une affaire du coeur, et que l'introduction des personnages féminins n'a rien à voir nécessairement avec le thème d'amour, comme l'a suggéré P. Aebischer dans Rolandiana et Oliveriana, où il appelle ces chansons "des récits de guerre et d'exploits militaires dont le sentiment du devoir féodal était un des plus importants ressorts, et dont, l'amour, c'est-à-dire la femme, était ... exclu."¹⁶ En effet, c'est précisément cette

16

Aebischer, op. cit., p. 171 ff.

préoccupation avec la féodalité qui fait du mariage (et par conséquent de la femme) une affaire si importante, car le mariage n'était autre qu'un contrat pour assurer le transfert des terres, pour produire un héritier légitime, et pour perpétuer le lignage et en maintenir la pureté. S. Painter dit à ce sujet "the noble chose his wife because of her family connections, her marriage portion and her ability to bear sons."¹⁷ H.R. Hays, citant Thomas Wright dans Womankind in Western Europe from the Earliest Time to the XVIIIth Century, écrit "wards or unmarried girls of property were bought and sold as commonly as if they were beasts."¹⁸ Le raisonnement derrière le vieux droit germanique semblait tenir toujours bon, qui décrivait les fiançailles comme "mercatio", un marchandage, car les mariages étaient normalement arrangés entre le seigneur et le prétendant, sans même demander le consentement de la fille. A. Lehmann, citant Lavissee, dit:

Qu'il ait été choisi par le père, par le parent ou par le suzerain, la jeune fille devait toujours passivement recevoir l'époux qu'on lui destinait. On ne prenait pas la peine de la consulter [sauf] lorsque l'humeur de leur

17

Painter, op. cit., p. 100. A. Lehmann, citant Lavissee, Histoire de France, écrit "le seigneur se mariait pour accroître son fief autant que pour se donner des fils capables de la défendre. A ses yeux, la femme représentait surtout une terre et un château ... Le mariage n'était habituellement destiné qu'à cimenter un traité d'alliance entre deux seigneuries." (A. Lehmann, Le rôle de la femme dans l'histoire de France au Moyen Age, Paris: Berger-Levrault, 1952, p. 223.)

18

T. Wright, Womankind in Western Europe, London, 1869, cité par Hays, op. cit., p.104.

père l'y prédisposait."¹⁹

Dans les textes, les termes du contrat sont toujours précisés, dès le premier abord du sujet. La fille de Guaifier, par exemple, dans Le Couronnement de Louis est introduite uniquement, semble-t-il, pour être offerte en mariage par son père à Guillaume comme un gage pour assurer ses forces. Elle n'est qu'une comparse, dépourvue de toute caractérisation, et qui n'a même pas de nom. Son père dit à Guillaume, comme pour acheter son aide:

"Une fille ai, n'a si gente soz ciel:
Je la vos doins de gré et volentiers,
Se la volez ne prendre ne baillier,
Et de ma terre avrez une meitié,
Aprés ma mort serez mes eritiers."
(Louis, v. 1360 ss.)

Dans une situation pareille Lubien dans Elie de Saint Gille tente Elie ainsi:

"Si seras de mes vins serjans et boutellas;
IIIIIm. Sarrasins en ton fief en taras.
J'ai une bele fille què tu espouseras,"
(Elie, vv. 2197-99)

Plus tard, Louis en fait de même:

"En Franche no pais ensamble o nous venrés;
Mout richement, amis, vous vaurai marier:
Ma seur vous donra je, Avisse o le vis cler,
Et vous donrai assés castieus et fermetés,
Orliens et tout Behorges....."
(ibid., v. 2701 ss.)

L'impression qui se dégage ici est celle de la

fonction politique de l'institution de mariage, tout comme à la fin du Couronnement de Louis, où Guillaume lie deux familles nobles de ce seul acte de donner sa soeur en mariage à Louis:

Et sa seror li fist il esposer.
 En grant barnage fu Looï's entrez:
 (Louis, v. 2693-4)

Les négociations qui précèdent un mariage, donc, semblent toujours une affaire entre hommes, et celui qui donne peut être le père, le seigneur féodal, un frère, ou même, dans le cas d'Aye d'Avignon, un fils, qui promet sa mère en mariage à Ganor, même sans la connaître.

Il paraît normal aussi qu'une veuve revienne sous le pouvoir de son seigneur féodal pour qu'il dispose d'elle comme bon lui semble. En effet, des veuves étaient officiellement catégorisées comme "miserabiles personae", tout comme des orphelins, et dans Le Couronnement de Louis Charlemagne les met tous dans la même catégorie de gens vulnérables, conseillant à leur égard le plus de merci:

"Or avras tu mon reïame a tenir
 Par tel covent le puisses retenir
 Qu'a orfe enfant ja son dreit ne tolier,
 N'a veve feme vaillant un angevin;"
 (Louis, v. 151 ss.)

La meilleure façon pour un seigneur de pourvoir aux besoins d'une veuve était évidemment de lui trouver un autre mari aussitôt que possible. Comme dit la Comtesse de Bourgogne à Charles dans Girard de Vienne:

"Se il vos plest, autre mari demant,
 Car coutume est dés le tans Moïsan,
 Qant li uns muert li autres vient avant."
 (Girard de Vienne, vv. 1258-60)

Pourtant, cette coutume, basée sur des raisons pratiques, ne tenait compte en rien des sentiments qui existaient du côté de la femme. Ainsi Charlemagne dans Roland "réconforte" Aude ainsi:

"Soer, cher' amie, de hume mort me demandes.
 Jo t'en durai mult esforcét eschange:"
 (Roland, v. 3713-14)

proposition que, naturellement, elle rejette. De la même façon, Louis dans Raoul de Cambrai, essaye de donner en mariage deux veuves, d'abord sa soeur Aalis qu'il promet à Gibouin ainsi que le fief de Cambrai. Elle refuse, voulant garder le fief pour son propre fils, mais même un caractère si fort ne peut rien dans cette situation, et elle doit céder le fief bien qu'elle réussisse à garder son veuvage. Louis agit pareillement à propos de Béatrix, entrant en complicité avec le père de Béatrix, en vue de la donner à Herchambaut sans qu'elle le sache. En dernière analyse, les femmes ne sont que des pions dans une affaire qui passe par-dessus leur tête, et qui concerne la politique plutôt que les sentiments.

A.R. Harden²⁰ ajoute une autre dimension à cette

20

Harden, "The Element of Love in the Chansons de Geste", Annuaire Médiévale, V (1964), 65-80.

question de mariage qui, dit-il, est toujours le but dans les relations entre un homme et une femme, afin principalement de perpétuer le lignage. Il note que dans le contexte des Croisades, un mariage et le baptême qui l'accompagne fournissent le traitement alternatif, à part la mort, pour un Sarrasin qui tombe dans les mains des Français. Il dit "the sacraments of marriage and baptism united towards the proseletyzing effects of the French upon the Saracens" ²¹, citant entre autres l'exemple de Bramimonde. Il ajoute le cas de Ganor dans Aye d'Avignon, qui semble être le seul exemple d'un homme à se convertir à la religion chrétienne afin d'épouser une femme. Encore une fois, l'institution du mariage est une affaire qui sert les intérêts masculins tels que la féodalité et la lutte contre les païens, et dans laquelle la femme n'est qu'accessoire.

Etant donné l'accent mis sur l'importance du lignage qui parcourt ces textes, il n'est guère surprenant de constater le prix qu'on attachait à la chasteté d'une femme. Si la valeur d'une femme à marier était sa capacité potentielle, pour accoucher de fils, il fallait qu'elle fût intacte lorsqu'elle se présentait devant son mari futur, et puisque la raison d'être du mariage était de garantir la

21

Ibid., p. 79.

pureté du lignage, il fallait absolument qu'une épouse restât fidèle. La contravention de cette règle a des répercussions sur toute la famille, comme dit Caffas, frère de Rosamonde, qui l'accuse devant son père de s'être donnée à Elie:

"Rosamonde vous a vergondé et honni;
 IIII jors l'a tenue, s'en a fait ses delis,
 Remesse en est enchainte, por voir le vous plevi."
 (Elie de Saint Gille, v. 2165 ss.)

Avant d'épouser Alpais, Folche jure devant la reine:

"Mos cors al son non jac tan carnalment
 Par que honte i ogest, ne sei parent,
 Ne joc ne fais a lei descovenent."
 (Girard de Roussillon, vv. 8693-5)

L'attitude envers le mariage, et la prime importance de l'état de chasteté dans la valeur d'une femme nous semble succinctement illustrées dans cet entretien dans Raoul de Cambrai, entre Guerri, père de Béatrix, et Bernier:

"Ves ci ma fille", dist G. li menbrez: "
 "Pren la a feme, je la te vuel donner."
 ".C. merci(s), sire," se dist B. li berz.
 Qe, par l'apostre c'on qiert en Noiron pré,
 Ce ele estoit une feme jael,
 Si la prendroie, puis qe vos le volez;"
 (Raoul, v. 5824 ss.)

Tout ce qu'une femme pourrait offrir d'elle-même et toute sa valeur, donc, résidait dans son corps et dans sa sexualité, dont le titre de possesseur était jalousement gardé.²²

On remarque aussi dans les épopées tardives, qui témoignent les influences de la courtoisie, plusieurs occasions où la fidélité d'une épouse est mise à l'épreuve, et où elle se sert de la magie d'une potion, d'une bague ou d'une ceinture pour conserver sa pureté, comme dans les cas de Béatrix, Aye et Florence.

Etant donné ces conditions, il n'est guère étonnant que l'attitude normale d'un mari envers sa femme semblait consister en une indifférence ou en une nonchalance, remarquable surtout quand on la compare avec la chaleur témoignée dans les relations entre hommes. S. Painter souligne ceci quand, parlant de l'homme féodal, il dit "the feudal male was chiefly absorbed in war. His wife bore him sons, his mistress satisfied his momentary lusts. Beyond this women had no place in his life and he had no interest in them."²³ J. Crosland note "the predominance given to the sentimental relationships between men in the early epic inevitably affected that between the sexes in a somewhat adverse manner".²⁴ Ceci est démontré le plus clairement dans le couple de Lubias et Ami, qui néglige sa femme pendant sept ans. Amile, son compagnon, lui parle ainsi:

"Il est bien drois par sainte charité
 Ques aillissiéz veoir et esgarder,
 Car sa moillier doit on bien honorer.
 Mais une chose voz voil dire et conter,
 Sire compains, que voz ne m'oubliéz."
 Et dist li cuens: "Por noient en parléz".
 (Ami et Amile, vv. 553-8)

Pour sa part, Ami reprend en prévenant Amile contre les avances de la fille Charles, car l'amour, et l'amour physique même, fait

23

Painter, op. cit., p. 102.

24

Crosland, op. cit., p. 289.

oublier à un homme toutes ses autres obligations. On note des marques semblables d'une négligence de la part d'un homme dans le cas de Bramimonde et Marsile; Roland et Aude; Raoul et Heluis; et même Guillaume et Orable (dans Le Couronnement de Louis, l'auteur dit de Guillaume que "trestot aveit entroblé Orable," [v.1433]). Que ce soit la faute du personnage lui-même qui omet de parler de sa femme, ou simplement de l'auteur comme dans le cas d'Aude et de Heluis, ceci atteste toutefois le peu de place qu'occupent les femmes dans l'esprit d'un homme médiéval.

Ayant dit ceci, quelques exemples frappants nous viennent à l'esprit des couples mariés et heureux, notamment Guibourc et Guillaume, et Berthe et Girard. On a beaucoup écrit sur la considération et la tendresse évidentes à l'intérieur de ces couples, les citant comme preuve de la force de caractère et de l'initiative possibles chez une femme du moyen âge.²⁵ Pourtant, il nous semble que ce ne sont que des exceptions qui confirment la règle, tellement certains critiques ont insisté sur ces deux exemples. Comme on a vu, le rôle de Guibourc ne diffère pas essentiellement

25

A voir, par exemple, de Kok, op. cit., Ch.1; Crosland, op. cit., Ch. VI; Henderson, op. cit., qui examinent en détail ces rapports conjugaux.

de celui de toute femme loyale: seulement, la nouveauté semble être plutôt du côté de Guillaume, qui, bien qu'il l'ait oubliée dans Le Couronnement de Louis, compte beaucoup sur elle pour le soutenir et le réconforter dans La Chanson de Guillaume. Guillaume emploie les termes normaux de tendresse à son égard, à savoir "seor dulce amie", il apprécie son conseil, et ils se réconfortent mutuellement:

"Mais tun conseil en dei jo creire ben;
En plusurs lius m'ad eu mult grant mester."
(Guillaume, vv. 2433-4)

On trouve le même secours réciproque dans le couple de Berthe et Bernier, d'autant plus en évidence que Berthe, hors du domaine normal d'une femme, partage l'épreuve de l'exil avec son mari. Elle aussi réconforte et appuie son mari, qui à son tour fait preuve de beaucoup de tendresse à son égard et accepte son conseil:

"Donne a vos parlerai en De emor,
Car vostre conseil m'unt esta mellor,
E tornat en richese e en valor."
(Girart de Roussillon, vv. 9949-51)

Dans un épisode exceptionnel dans cette littérature, cet homme s'abaisse pour rejoindre sa femme dans une tâche humble, quand il la surprend en train de construire avec ses propres mains, une église, dans la compagnie d'un pèlerin à qui il dit:

"Laisem portar, romeu, car (a) me taing;
Que vuel estre d'ist midon conpaing,
E parconers o lui d'iquest gaaing."
(ibid., v. 9776-78)

Il est à noter que le terme "conpaing" est un terme d'estime qui suggère l'égalité et qui est généralement réservé pour des relations entre hommes. Pour une fois la formule "a mollier et a per", désignant l'état dans lequel entre une femme lors de son mariage, semble approcher de la sincérité, (elle reparaît trois fois dans le court espace de soixante-dix vers à la fin d'Elie de Saint Gille.²⁶)

L'autre exception à cette règle de la réification des femmes nous semble illustrée par le cas des "woeing ladies", qui sont après tout assez remarquables pour mériter cette catégorie exclusive. Il se peut, toutefois, qu'elles soient un type littéraire qui ne correspondraient pas nécessairement à la réalité des choses, comme le suggère S. Painter, afin de répondre à certains critiques qui protestaient contre un tel manque de pudeur dans le monde sévère de la féodalité.²⁷

26

Voir aussi les termes employés par Folcon dans Girard de Roussillon, quand il dit à Girard son seigneur:

Segner, eu lo vos rent par gaardon.
 Quel me doingnez a per et compaignon.
 (vv. 8593-4)

27

Pour une discussion de la moralité de ces femmes, voir de Kok, op. cit., p. 117 ss. Elle cite L. Gautier, qui pense que par sa conduite agressive, Orable se montre "sensuelle, égoïste, odieuse".

Il dit à propos de ces femmes "the girls of the Chansons de Geste did not necessarily represent young noble-women as they were but as the males would have liked them to be."²⁸

Evidemment, dit-il, l'image d'une jeune fille ardente qui s'offre tout entière à un chevalier, dès le premier regard et sans provocation, fournissait un épisode excitant et flatteur pour l'auditeur qui s'identifiait avec le héros du poème. Comme on a constaté plus tôt dans notre étude, c'est toujours la fille dans cette situation qui prend l'initiative et qui fait les avances. Son choix est déterminé par la présence des qualités chevaleresques chez l'homme, et par sa renommée, comme nous le montre Florence:

"Je pris cest demoiseil, que j'avoie aamé
 Por sa chevalerie et por sa grant bonté,
 Por ce que de ces armes le vi si acesmé,
 Que fis estoit de roi de grant nobilité."
 (Florence, II, vv. 2877-80)

De même, Orable, ayant entendu parler de la renommée de Guillaume, s'éprend de son image, disant:

"Par Mahomet, il doit bien tenir marche;
 Liee est la dame en cui est son coraige."
 (La prise d'Orange, vv. 732-3)

Aye, impressionnée par les exploits guerriers du Sarrasin, Ganor, le destinerait à être son mari, si ce n'était de sa religion, et dit:

"Ne vi ainz mes personne de si grant renommée."
 (Aye d'Avignon, p. 123)

Ainsi Béatrix, à propos de Bernier:

"Sire B.," dist la dame senée,
 Se je vos aim n'en doi estre blasmée,
 Car de vos ert si grans la renomée,"
 (Raoul, vv. 5753-55)

Il faudrait ajouter pourtant, que ces femmes, ne peuvent qu'indiquer leur choix à leur seigneur, qui a toujours le dernier mot sur le sujet, donc l'élément du choix est considérablement réduit en réalité, et dépend de la bienveillance du père. Pour aborder le sujet de son mariage avec Bernier, Béatrix débute dans ces termes généraux:

"Biau sire peres...
 Mari vos qier por mon cors deporter;"
 (Raoul, v. 5787 ss.)

et à la réponse favorable:

"Soit qi vos pregne, je sui près de donner;"
 (ibid., v. 5798)

elle nomme Bernier.

Nous avons déjà noté l'empressement de ces femmes dans cette affaire, et leur extrême sensualité. Pourtant, avant de se rendre entièrement au chevalier, elles exigent quand même de lui une promesse de mariage, démontrant qu'elles savent bien marchander au plus grand avantage le seul article de valeur qu'elles possèdent. Béatrix s'offre ainsi à Bernier:

"Prend moi a feme, frans chevalier eslis:...
 Veés mon cors com est amanevis:
 Mamele dure, blanc le col, cler le vis;
 Et car me baise, frans chevalier gentis;
 Si fai de moi trestot a ton devis."
 (Raoul, v. 5696 ss.)

Témoignant une prudence étrange dans des êtres si soi-disant impétueuses, Orable, Alpais et Floripas, ayant manifesté leur choix de mari, exigent d'eux une promesse de mariage avant de les aider à s'échapper de la prison.

(La Prise d'Orange, vv. 1371 ss., Girard de Roussillon, vv. 8384 ss., Fierabras, p. 68.) Pourtant, en face de ces avances ardentes et de cette sensualité, les héros de nos poèmes montrent tous une réticence singulière, et une incapacité d'agir. L'entretien entre Béatrix et Bernier suit un cours qui nous paraît typique. L'auteur nous dit:

La damoisele a parlé tout premier:
 "Sire B., dist la fille G.,
 Mandé vos ai, n'en doi estre plus vis,
 Ens en ma chambre, frans chevalier eslis."
 (Raoul, v. 5679 ss.)

Elle explique son besoin d'un champion, et s'offre comme prix s'il réussit. Lui ne fait qu'acquiescer: "Oil ma dame", Bernier respondi," mais il s'excuse quant à l'offre du mariage et du sexe, disant qu'il est bâtard:

"Bele, por amor Dieu, merci.
 Vos savez bien que je sui de bas lin,"
 (ibid., 5703-4)

Elle devient furieuse, face à ce qu'elle considère un refus, et répète sa proposition. Sur ce, Bernier dit: "Dame, n'estes mie senée" (ibid., v. 5729), un rappel du défaut de "démésure" qui semble être attribuée à beaucoup de femmes de temps à autre, et un exemple de la modération masculine opposante qui cherche à retenir cet excès, conseillant la prudence.

Il en est de même entre Florence et Esmeré. Elle
"l'a aresonné":

"Par ma foi, damoisiauz, mout avez grant biauté,
Chevaliers estes bons, si con l'en m'a conté;
Bien devriez tenir une grant herité."
Esmerez li respont, si le chief a levé:
"Si feroie je, dame, c'il m'estoit destiné."
(Florence, II, v. 2298 ss.)

Le calme et la passivité d'Esmeré, qui conseille toujours la discrétion semble contraster avec l'empressement de Florence. On rencontre la même réserve chez Amile devant Belissant, qui lui adresse la parole:

"Sire, dist elle, je n'aimme se voz non.
En vostre lit une nuit me semoing,
Trestout mon cors voz metrai a bandon."
Dist li cuens: "Danme, ci a grant mesprison."
(Ami et Amile, v. 628 ss.)

Comme Bernier, il s'excuse auprès d'elle, mais offre ses services en tant qu'homme lige. J.A. Asher,²⁹ dans son étude de cette oeuvre, a relevé la sensualité excessive chez les deux femmes, Lubias et Belissant, et, suivant cette ligne de pensée, nous y avons discerné une certaine antipathie envers les femmes en général, qui est d'autant plus évidente qu'elle s'oppose aux relations très chaleureuses entre les hommes. Puisque les réactions des hommes devant cette situation se ressemblent tellement, on est porté à voir ici une tendance

29

Asher, op. cit., p. 13.

générale vers le refus de toute expression des forces féminines, et une méfiance, sinon une peur de sa sexualité soi-disant extrême. Ceci s'accorderait avec l'archétype de la femme tentatrice, et les dangers que cela entraîne, ce que H.R. Hayes a traité dans son livre The Dangerous Sex, où justement il fait référence à cette catégorie de "Wooing Ladies"³⁰.

On remarque des réactions encore plus violentes chez Girart de Vienne et chez Elie. Girart est approché par la Comtesse de Bourgogne, et il répond ainsi:

"Dame", fet il, "merveilles oi conter.
Or puis bien dire et por voir afier
Que or commence le siecle a redoter,
Puis que les dames vont mari demender.
Foi que doi Deu, qui tout a a sauver,
Einçois verrons toz les .ii. anz passer
Que l'en me voie vos ne autre espouser.
Or querez autre se le poez trover.
Ja moi n'avroiz, ce vos di sans douter."
(Girart de Vienne, v. 1355 ss.)

Elie, devant Rosamonde, fait appel à l'Autorité biblique, même pour justifier son refus violent. Elle dit:

"Gentieus fieus a baron, voi con sui bele et gente:
Mout ferés bel serviche, s'a Dieu rendés .I. ame."
" Dame, "che dist Elies, "ne sui pas a aprendre.
Salemon si prist feme, dont sovent me ramenbre.
.IIII. jors se fist morte en son palais meesme,
Que onques ne crola [ne] puing ne pié ne membre;
Puis en fist .I. vasaus toute sa consienche.
Par le foi que vous doi, fole cose est de feme:
Certes con plus le garde donques le pert on senpre."
(Elie, vv. 1790-98)

Les conséquences chez un homme qui a succombé à cette tentation sont celles dont ont eu peur tous les clans guerriers de tous les âges, et qui menacent de nos jours quelques tribus primitives: la débilité et l'impuissance. Ainsi, dans La Prise d'Orange, Guielin dit au sujet de Guillaume, qui s'en est allé précisément pour "chercher la femme":

"L'en soloit dire Guillelme Fierebrace,
Or dira l'en Guillelme l'Amfable:"
(La Prise d'Orange, vv. 1562-63)

En effet, l'amour de Guillaume le change en "Guillaume le Taciturne" comme l'a signalé Ch. A. Knudson, "Le Thème de la Princesse Sarrasine dans la Prise d'Orange".³¹ Son incapacité est telle que Guillaume ne peut même pas confesser son amour pour Orable, et c'est Guielin qui pousse son oncle à lui donner le premier baiser. Egalement, c'est la femme qui a à organiser la fuite dans ces situations, et Orable en effet les sauve au moins trois fois d'entre les mains de l'ennemi. Considérées à côté de l'indifférence témoignée par la majorité de maris envers leur femme, il est difficile de ne pas déduire de ces attitudes un air de misogynie traditionnelle, ce qui fournirait une raison de plus pour constater la distance physique et psychologique maintenue si rigoureusement entre les deux sexes.

31

Ch. A. Knudson, "Le Thème de la Princesse Sarrasine dans la Prise d'Orange", Romance Philology, XXII (1969), 449-62.

Une fois marié, le pouvoir qu'exerçait un mari sur sa femme était total, comme celui d'un seigneur sur un vilain, et elle ne comptait pour rien aux yeux de la loi. The Lawes Resolution of Women's Rights constate "if a man beats or outlaws a traitor, a pagan, his villain or his wife, it is punishable, because by the Laws Common these persons can have no action."³² Les menaces de violence, les insultes et le châtement physique étaient en effet souvent employés par les hommes à retenir les femmes à leur place. Nous citons de la même source un extrait des Coutumes de Beauvaisis:

France late thirteenth century.....
 Provided he neither kills nor maims her,
 it is legal for a man to beat his wife
 when she wrongs him - for instance, when
 she is about to surrender her body to
 another man, when she contradicts or
 abuses him, or when she refuses, like a
 decent woman to obey his reasonable
 commands.³³

Alors, quand Ami subit des accusations d'infidélité, quoique fausses, de la part de Lubias, il

Hauce la paume, enz el nés la feri,
 (Ami et Amile, v. 1133)

et avant de partir il avait confié sa femme à Amile disant:

32

Cité dans Not in God's Image: Women in History from the Greeks to the Victorians, éd. par J. O'Faolain et L. Martines, London: Temple Smith, 1973, p. 175.

33

Ibid., p. 175.

" S'elle voz dist orgoil ne faussetéz,
 Hauciéz le paume et el chief l'an feréz."
 (ibid., vv. 1068-69)

Pourtant, cette attitude violente envers les femmes n'est pas limitée à leurs maris. Caïfas, le frère de Rosamonde l'accuse injustement devant son père, et quand elle se défend:

Caifas s'en retorne, ens es dens le feri,
 Que la levre li tranche, le sanc en fait saillir.
 (Elie, vv. 2182-83)

On a déjà remarqué le prix attaché au corps d'une femme, sa sensualité marquée, et peut-être menaçante, et le fait qu'elle était conçue dans les termes de son potentiel sexuel. Il n'est guère surprenant, donc, de constater la fréquence de la menace du viol, comme étant conforme à la conception charnelle qu'avaient les hommes au sujet des femmes, et comme étant le moyen le plus efficace de détruire la valeur et l'estime d'une femme. Ainsi, quand le roi Louis veut donner Béatrix en mariage à Herchambaut, offre qu'elle refuse sous prétexte d'être déjà mariée, il la menace ainsi:

"Ja sa losenge ne li ara mestier
 Qe ne la face livrer mes esquiers;
 Par les fosez l'enmenront tout a pié,
 Et si en facent tout canque bon lor iert."
 (Raoul, vv. 6246-49)

Une femme qui se trouve seule dans ces poèmes a constamment à se défendre contre cette forme de violence. Cet épisode, pris dans Aye d'Avignon, contient des phrases typiques de ce genre de scène:

Là fu prise dame Aye qui tant a de beauté;
 Amauguin en éust faite sa volenté,
 E si éust son cors honni et vergondé,
 Mès Sarson l'en défent.
 (Aye, p. 27)

On en trouve de scènes pareilles dans Girard de Vienne, et tout au long de Florence de Rome. Gharsile menace l'empereur de Rome ainsi:

"Puis averay ta fille, qui tant a cler le vis,
 Et o lui coucheray cincq sepmaines u sis;
 Quant en seray tanez, je te jure et plevis
 Que je l'abandonray a trestous mes marchis
 Et apriès as gharchons trestous les plus quetis;"
 (Florence, I, vv. 936-940)

La phrase typique qui décrit cet acte de viol est "faire de quelqu'un ses 'deliz' ", comme Escot en face de Florence :

Quant cil la vit si belle, si fu si esbahiz
 Muès ameroit de lé a faire ses deliz
 (Florence, II, vv. 5331-2)

On remarque toujours l'insistence sur le fait que le corps sera "vergondé", ce qui indique non seulement le prix attaché à la possession du corps d'une femme, mais aussi ce qui doit être un désir conscient de la part du violeur d'infliger un acte de brutalité sur sa victime.

Ces femmes ont aussi à subir assez souvent des attaques verbales, et on n'hésite pas à les haranguer vicieusement en public. Quand la mère d'Elie ose avancer ses opinions qu'Elie, étant le seul héritier, reste chez eux en cas d'attaque d'un ennemi, son mari la réprimande ainsi:

"Tais, fole!" dist li quens, "trop peut on reposer."
 (Elie de Saint Gille, v. 95)

Lorsque la reine dans La Chanson de Guillaume a insulté Guibourc à cause de son passé païen, Guillaume se lance dans un torrent d'invective et d'obscénités qui dure pendant vingt-six vers, après lequel il est prêt à la tuer:

"Qu'as tu dit, Dampnedeu te maldie!
Pute reine, vus fustes anuit ivre."
(La Chanson de Guillaume, v. 2598 ss.)

Le roi, après cette attaque, ne se sent en rien obligé de défendre sa femme; au contraire il dit:

"Ben fait, par Deu, le pere,
Car ele parole cum femme desvee!"
(ibid., vv. 2630-31)

Ces réactions ont été provoquées par deux femmes qui avaient eu la témérité de s'exprimer sur des affaires d'hommes, bien que la manière offensive de Blancheflor mérite en quelque sorte la sévérité de cette réponse. On peut bien s'imaginer d'après toutes ces démonstrations de brutalité le sentiment d'insécurité et d'impuissance qui a dû accabler les femmes qui se trouvaient à la merci de tout et de tous.

Parmi cette hostilité, ouverte et sous-jacente, il y avait pourtant un refuge et une source d'appui moral pour une femme à l'intérieur de ce milieu féodal. N'oublions pas qu'une femme dans le château passait la plupart de son temps dans sa chambre accompagnée d'autres femmes, une source de relations peu exploitée par nos auteurs comme n'avançant en rien l'intérêt principal de leur récit, à savoir les exploits guerriers. D'après plusieurs indications on peut

cependant se former une idée du genre de rapport qui ait pu exister entre certaines femmes. On sait par exemple qu'elles s'accompagnaient l'une l'autre dans les moments les plus critiques de la vie: au baptême (voir le baptême de Bramimonde, Roland, laisse CCXCVII); au mariage (voir Aye d'Avignon, p. 7, où "Aye tint par la main Blanche flor la roufne"); et à la mort (voir la mort d'Aude: Roland, vv. 3728-9:

Quant Carles veit que morte l'ad truvee,
Quatre cuntesses sempres i ad mandees:)

On a remarqué aussi que normalement les filles non-mariées, surtout, se trouvent rarement seules, étant entourée de leurs "pucelles", comme Rosamonde et Florence, qui

O lés de ses pucelles Audegons et Gondree, ...
(Florence, II, v. 2848 ss.)

Même quand Floripas se trouve dans un état de siège avec les chevaliers français, elle est accompagnée par cinq "pucelles". (Ce fait d'ailleurs sert en même temps les intérêts plutôt masculins du récit, car, comme il arrive souvent, on fournit ainsi à chaque chevalier une "pucelle" pour son divertissement.)

On aperçoit néanmoins, quoique très brièvement esquissées, des exemples de relations plus personnelles et intimes entre deux femmes, telles que maîtresse et confidente, soeur à soeur, "patronne" à débutante, et même un cas de deux amies, Florence et Biautris, ce qui est assez rare étant donné le biais masculin de ce genre de récit. Plusieurs de nos héroïnes ont une "pucelle" en particulier qui lui semble

inférieure du point de vue de rang, mais qui est tout de même désignée par un nom, et qui agit semble-t-il en tant que confidente, comme Abeline à Berthe, Morabunde à Floripas, et Audegon à Florence. Audegon nous présente la meilleure illustration de ce genre de rapport, car, à la différence des autres, elle est mentionnée plus d'une fois au cours du texte. Elle transmet des messages de Florence à Esméré, elle est priée maintes fois de donner son avis sur un sujet, car elle pratique l'astrologie, et quand Florence se pâme, c'est Audegon qui "l'en lieve par l'ermin engolé." Apparemment ces deux femmes s'entendent bien et Florence apprécie le service d'Audegon:

"Mestre", ce dist Florence, "or avez bien paré
Et le mellor conseil certes m'avez doné."
(Florence, II, vv. 2086-7)

Dans Girard de Roussillon, les deux soeurs Berthe et Elissant s'entendent bien aussi, alors même qu'elles ont toute raison d'être jalouses, car Berthe avait été rejetée par Charles en faveur d'Elissant, et Elissant donne une bague à Girard, et ils continuent à s'aimer même après le mariage de Girard avec Berthe. Au contraire, les deux soeurs se réconfortent souvent, et c'est Berthe qui, se souvenant de cet amour entre Girard et Elissant, propose d'aller à la reine lui demander son aide dans la réconciliation entre Girard et le roi.

Nous avons trouvé en effet que la majorité des

relations entre femmes consistent en ce genre d'aide mutuelle et de protection. Il y a plusieurs exemples où une dame d'âge mûr prend sous sa protection une femme moins expérimentée. On a le cas d'Aude et de Guibourc qui vers la fin de Girard de Vienne deviennent inséparables, et on a déjà cité l'exemple d'Aye et Blancheflor, où la reine appuie les demandes d'Aye pour un répit d'un an, devant son mari, le roi. Dans une situation semblable mais plus extrême, quand le roi dans Raoul de Cambrai menace Béatrix du viol aux mains de ses écuyers, c'est la reine qui la sauve:

Et la roïne fors d'unne chambre vient:
 A haute vois commença a huchier:
 "Por quoi le fais, malvais rois losaingier?"

 Li rois s'en rit entre ces chevalliers.
 Et la roïne ne s'i vaut atargier,
 Dedens sa chanbre mainne la dame arier.
 Si resgarda la plaie de son chief.
 (Raoul, v. 6259 ss.)

Florence de Rome met en scène à plusieurs reprises ce genre de situation, où Florence est à la merci des désirs d'une série d'hommes malveillants et où le réconfort, sinon le secours, lui est porté par une femme. Elle est sauvée d'abord par Thierrri, qui la confie à sa femme Eglantine et à Béatrix pour qu'elles la soignent; elle se réfugie par la suite auprès de l'abbesse et des religieuses au couvent de Beau-Repaire; et quand elle tombe dans une situation où, à cause de sa propre bonne foi et charité, elle est sur le point d'être vendue comme esclave, c'est la femme d'un de ces larrons, Soplise, qui la tire

d'embarras. Soplise est une de ces femmes qui, dans un esprit plus large et humanitaire, défie le système social et la brutalité qui y semble implicite, en agissant contre les intérêts de son mari. L'auteur nous dit à son sujet:

Soplise, la borjoise, s'en est mout entremise
De servir la roïne, grant pitié l'en est prise,
Quar bien seit de verté qu'an males mains c'est mise;
Mès, tant con elle puise, ne sera ja malmise.
(Florence, II, v. 5076 ss.)

Finalement, on a le cas exceptionnel de l'amitié entre Florence et Biautris. Le rapport nous est décrit, toujours aussi brièvement, dans l'espace de trois lignes:

Durement s'entrainerent par fine compaignie.
Devant le lit Thierrri, a bien toise et demie,
Gisent les dous pucelles par mout grant compaignie;
(Florence, II, v. 4293-5)

Pourtant, l'introduction de ces relations n'est pas entièrement gratuite, car elle avance l'intrigue en ce que l'intimité de Florence et Biautris permet à Macaire d'accuser Florence du meurtre de Biautris puisqu'elles couchent ensemble, et peut-être contribue-t-elle aussi à la clémence ultérieure de Thierrri au sujet de Florence.

D'après nos recherches dans les relations entre femmes deux impressions se dégagent qui contribuent à notre image de la place de la femme dans cette littérature. D'abord, nous avons remarqué le manque d'intérêt gratuit aux événements qui concernent uniquement les femmes. On n'a qu'à voir la rareté des scènes entre amies, et le traitement sommaire de

la naissance, qui occupe souvent une seule ligne. On remarque aussi l'infréquence de scènes avec des enfants, et en particulier l'absence totale de toute mention de petites filles. (Sauf erreur, nous n'avons compté que trois épisodes concernant une mère et ses jeunes enfants: Belissant et Lubias dans Ami et Amile, [v. 3183ss.; v. 2235 ss.] et Béatrix dans Raoul de Cambrai [v. 8200 - 8515 ss.] . Béatrix et Bélissant embrassent leurs fils et démontrent une tendresse et un amour maternel féroce qui l'emportent sur toute autre considération. Lubias, conforme à son caractère antithétique de "male fame" bat son fils et l'accable d'injures) Tout ceci contraste vivement avec l'accent mis sur les relations entre hommes, et sur la nécessité et le bonheur d'avoir des compagnons mâles. Les femmes sont introduites ici seulement pour ce qui touche les valeurs et les intérêts masculins, et il nous semble qu'elles appartiennent à un milieu tout à fait à part, dont nous n'avons que de brefs aperçus. Les conclusions découlent d'elles-mêmes que ce manque d'intérêt est une réflexion des attitudes de l'auteur qui considère, après tout, les intérêts de ses auditeurs et la réalité féodale.

Le deuxième point qui nous frappe est que, à deux exceptions près (Lubias et Belissant, Blanche-flor et Guibourc), les femmes se plaisent dans leur propre compagnie. Il se peut

toujours qu'il n'y ait pas suffisamment d'intérêt à leur égard pour inclure des exemples de querelles entre elles. Il nous semble incontestable toutefois qu'elles font preuve d'une solidarité entre elles en face d'attitudes qui ne leur sont point propices, dans un système qui néglige leurs intérêts. Nous allons examiner au chapitre suivant quels sont les domaines où elles ont à subir cette exclusion, et quelles sont les circonstances qui leur permettent de prendre part activement aux affaires qui concernent le monde à l'extérieur de leur domaine circonscrit du "foyer".

CHAPITRE TROISIEME

LA FEMME ET LA POLITIQUE: L'INGERENCE

[L'histoire des femmes] est la description des accommodements et échappatoires, des poternes et des passages secrets que la partie opprimée découvrit constamment dans chacune de ces forteresses, et qui lui permirent de n'en faire qu'à sa tête, de gouverner la maison et parfois tout le canton, à condition de faire pour la forme une révérence convenable au potentat du logis.¹

Ainsi parle M. Bardèche, énonçant encore une fois à travers une constatation générale une opinion qui s'accorde bien avec nos affirmations particulières que, à quelques exceptions près, la règle pour une femme en face de tout ce qui touche à la "politique" était celle de l'exclusion. On a déjà constaté la ségrégation qui existe entre le monde de l'homme et celui de la femme, celui-ci étant borné au domaine de la vie privée, tandis que celui-là comprend le reste de l'activité humaine, la "politique" en général. S. Painter dit, au sujet de la place de la femme "the noblewoman was completely subject to her husband, but under his hegemony, she was mistress of the household."² Le système féodal n'avait pas de place pour la contribution de

¹ Bardèche, op. cit., II, 9.

² Painter, op. cit., p. 106.

la femme à l'existence humaine, et ainsi elle était privée souvent de la possibilité d'exprimer ses opinions et d'exercer son influence. S. de Beauvoir en parle ainsi:

Elle se voit d'abord dénier tous droits privés parce qu'elle n'a aucune capacité politique. En effet, jusqu'au XI^e siècle l'ordre est fondé sur la seule force, la propriété sur le pouvoir des armes. Un fief, disent les juristes, c'est "une terre que l'on tient à charge de service militaire"; la femme ne saurait détenir le domaine féodal parce qu'elle est incapable de le défendre ... la féodalité admet aussi vers le XI^e siècle la succession féminine ... le sort de la femme n'est pas amélioré du fait qu'elle devient héritière; elle a besoin d'un tuteur masculin; c'est le mari qui joue ce rôle...³

S. Painter s'accorderait avec ceci:

It seems safe to say that the conditions which governed the life of the feudal class forced women to occupy a low place in society. The supreme function of the noble was war, and women could not fight. Although as time went on the attitude of feudal law toward women steadily improved, they were never accorded many rights... A woman was never her own mistress and could exercise her inherited privileges only through her husband or guardian... In short, at law, the woman was always a minor in the tutelage of some male.⁴

Ainsi, la règle qui s'applique à une femme dans les affaires politiques serait strictement la non-intervention. Celle qui transgressait ce code tacite pouvait s'attendre au châtement

3

S. de Beauvoir, Le deuxième sexe, N.R.F., Gallimard, 1949, pp. 157-158.

4

Painter, op. cit., pp. 101-102.

physique, comme l'explique W.W. Comfort à propos de la brutalité que nous avons esquissée dans le chapitre précédent: "this note of brutality ... is heard more than once in the older poems. It seems as though it were intended to banish woman back to her apartments from which she had temporarily emerged to take part in state matters."⁵ Comfort illustre son point avec le cas de Raoul qui réagit violemment à l'intervention d'Aalis dans les affaires d'une nature féodale. On va voir que cette attitude est en effet la règle et que la femme qui s'exprime ouvertement sans s'attirer des remontrances constitue une exception et tient une position privilégiée.

Tout d'abord, il existe néanmoins quelques avenues qui semblent d'une nature plutôt politique que domestique, donc théoriquement hors du domaine féminin, qui présentent à toute femme plusieurs occasions de tenir du pouvoir. Elles possèdent de l'argent, assez pour en donner comme largesse aux pauvres et à l'Eglise. On nous parle de leurs chevaux (une possession d'une prime importance au moyen âge qui l'emporte souvent sur la possession d'une femme aux yeux d'un chevalier.) On parle également de leurs chevaliers qui leur font escorte, comme Bramimonde qui dispose de "si cleric et si canonie" (v. 3637), et Florence qui est accompagnée

5

Comfort, op. cit., p. 363.

de "son riche barné" (v. 3358). Nous avons remarqué aussi le cas particulier de la "chartre" et des prisonniers, dont la charge tombe souvent à une femme. De telles femmes, (et on en a trouvé six exemples au cours de nos lectures: Florence, Floripas, Orable, Lubias, Rosamonde, Elissant) semblent pouvoir demander légalement la charge des prisonniers pour en faire ce qu'elles veulent. Aussi ont-elles la possibilité de les remettre en liberté, comme fait Florence à Milon, ou de les aider à fuir, comme Floripas aux Français. Cette habitude est tellement de règle, semble-t-il, que ces femmes emploient l'adjectif possessif à l'égard de la prison, comme Orable:

"Amis, dist ele, rendez moi ces prisons,
Si les metrai en ma chartre en parfont;
Boz i a et coluevres qui toz les mengeront."
(La Prise d'Orange, v. 1229 ss.)

et Lubias:

Ainz le ferai en ma chartre lancier.
(Ami et Amile, v. 2021)

Ceux-ci représentent les moyens et quelques occasions limitées où une femme peut, à l'intérieur du système, agir de son propre gré, indépendamment de son seigneur. A partir de ceci, si elle veut participer aux affaires outre celles directement liées au "foyer", c'est ou bien en s'alliant avec un homme qui agirait à sa place, ou bien en usurpant la place de son seigneur pendant l'absence de ce dernier.

W.W. Comfort, toujours à propos d'Aalis, signale "[her] importance as a feudal personage, involved in the transfer of fiefs."⁶ Ce transfert de fiefs nous paraît en somme le seul rôle que puisse jouer toute femme dans le système, d'où l'importance attachée au mariage. On a déjà examiné l'impuissance d'une femme dans cette affaire, comme il lui arrive dans toutes les affaires politiques. Nous reprenons l'argument de A. Lehmann: "la possession d'un fief par une femme troublait l'organisation féodale; aussi essayait-on de l'en écarter au profit des mâles."⁷, et celui de S. de Beauvoir:

Telle l'épiclère grecque, la femme est l'instrument à travers lequel le domaine se transmet, non sa détentrice; ... elle est en quelque sorte absorbée par le fief, elle fait partie des biens immeubles. ... Elle est donc l'esclave du domaine, et du maître de ce domaine à travers la "protection" d'un mari qu'on lui a imposé: il est peu d'époques où son sort ait été plus dur. Une héritière, c'est une terre et un château.⁸

Ici, elle n'est que la chose qui relie deux lignages, deux religions ou deux cultures, comme le signalent les Pers de Rome à Florence:

"Mais tiere qu'est a dame n'est mie bien gardee,
S'elle n'a un signeur a qui soit assenee;
Et pour chou loons nous que sooiéz mariee
Et vous avons trouvé signeur sans demoree "
(Florence de Rome, I, v. 1265 ss.)

6
Comfort, op. cit., p. 363.

7
Lehmann, op. cit., p. 211.

8
de Beauvoir, op. cit., p. 158.

Le sentiment d'impuissance et la frustration que doit ressentir une femme dans cet état de répression et d'exclusion nous semble le plus clairement illustré par le cas d'Aalis. Elle possède toute la passion et l'énergie d'une femme racinienne, qu'elle a léguées à Raoul, son fils, et qui font de lui un chevalier si admirable. Elle se concerne passionnément des intérêts féodaux et se voue entièrement à "lutter pour l'héritage de son mari, à rester veuve, à élever son fils, ensuite à l'empêcher de se dévoyer."⁹ Matarasso dit encore "une partie de cet amour maternel se vouait non à l'individu, mais à ce représentant d'une illustre famille... Elle éprouve le besoin de se donner, d'être intimement mêlée à une cause."¹⁰ Pourtant, elle est frustrée et contrariée sur tous les points, même par son fils, qui rejette son conseil. Elle ne peut agir qu'à titre secondaire, de par un homme quelconque: par exemple elle doit inciter chez Gautier la vengeance de la mort de Raoul. Nous croyons voir dans l'explosion suivante (dite par Matarasso de "colère désespérée"¹¹) un relâchement de toutes ces énergies et frustrations refoulées:

⁹
Matarasso, op. cit., p. 235.

¹⁰
Ibid., p. 234.

¹¹
Ibid., p. 236.

La gentix dame l'en a bouté arier:
 "Fui de ci, rois, tu aies encombrier!
 Tu ne deüses pas regne justicier.
 Se je fuse hom, ains le sollelg couchier,
 Te mosteroie a l'espée d'acier
 Q'a tort iés rois, bien le pues afichier,
 Qant celui laises a ta table mengier
 Qi ton neveu fist les membres trenchier."
 (Raoul., v. 5225 ss.)

On dirait qu'elle reconnaît ouvertement ici les injustices et les contraintes subies par toute femme dans cette situation.

Cette frustration, et l'intensification de l'oppression que cela entraîne, nous semble représenter les conséquences qui arrivent quand une femme tente de s'ingérer dans le monde masculin. Il y a pourtant une exception à cette incapacité des femmes, et ceci est dans le cas de l'absence de possesseur mâle du fief. Lehmann résume la situation ainsi:

Elle y restait maîtresse, châtelaine, représentant son mari, chargée en son absence de la défense et de l'honneur du fief... Elle organisait des expéditions, levait des armées, dont souvent elle prenait le commandement, soit pour défendre ses terres et celles de son mari, soit pour apporter du renfort à ce dernier. Elle gouvernait au nom de son mari le fief...¹²

En lisant ceci, l'exemple qui nous vient à l'esprit est celui de Guibourc qui, pendant l'absence de Guillaume, lève

12

Lehmann, op. cit., p. 217.

une armée, adoube Gui son neveu, veille sur ceux qui entrent dans le château et offre de se charger de la défense de la ville avec sept cent dames. Elle en parle ainsi:

"As dos avront les blancs halbercs vestuz,
E en lur chefz vers healmes aguz,
Si esterrunt as batailles la sus,
Lancerunt lances, pere, e pels aguz."
(Guillaume., vv. 2446-48)

W.W. Comfort doute de la vraisemblance de cette dernière assertion, et la modifie ainsi:

It is not credible that under any condition the defense of a strong place was confided to women, though we have more than one instance of their personal bravery in times of stress. It is important, however, to notice the rôle of dignified heroism assigned here to woman as sharer in the projects and dangers of her warrior husband.¹³

Nous n'avons trouvé en fait qu'un seul autre exemple de cette activité guerrière chez les femmes, à savoir dans Fierabras, pendant la défense de la tour:

Les pucieles ne furent ilueques pas garchon;
Cascune avoit vestu .I. hauberc fremillon,
Et lacié en son cief .I. vert elme réom.
(Fierabras, vv. 3742-45)

Pourtant, rien ne nous semble suggérer ici l'air de dignité ni d'héroïsme attribué par Comfort aux femmes, et quant à l'affirmation qu'elles partagent les projets de leur mari, on voudrait suggérer plutôt le contraire: il suffit de dire

13

Comfort, op. cit., p. 371.

que nous avons relevé ces deux exemples d'après leur caractère exceptionnel, ce qui laisse entendre l'état normal des choses qui serait, comme on a essayé de démontrer, l'exclusion.

Ajoutons à ce propos un deuxième exemple littéraire des femmes à qui, comme Guibourc, l'on confie le gouvernement du fief en l'absence du seigneur. Dans Ami et Amile, Lubias et Belissant toutes deux prennent la direction des terres et du château de leurs maris, et ce fait d'ailleurs met en relief encore une fois leurs caractères opposés. Amile confie la tâche avec gentillesse à Belissant qui attend apparemment ses ordres:

Li cuens Amiles manda a Belissant
 Qu'elle li gart moult bien son tenement
 Et ses douz fiz honorast moult forment,
 (Ami et Amile, vv. 3465-67)

Lubias, par contre, saisit brutalement la direction du fief de son mari, usurpant sa place, le rejetant de force hors de la ville quand elle apprend qu'il est lépreux. Elle continue en agissant agressivement, tyrannisant tout le monde: l'évêque, le clergé, son entourage, et son fils même. Elle fait des assertions impérieuses, même avant le départ d'Ami telles que:

"Damme sui de la ville."
 (ibid., v. 2022.)

et l'auteur nous dit à son sujet:

Lubias fu de fol contenment
 Quant a l'evesque de la ville se prent:
 "Moie est la ville et l'annors qu'i apent,
 Ceste terre est a mon commandement.
 N'i a evesque, ne face mon talent,
 Nus hom n'i a par maistrie noient."
 (ibid., vv. 2132-2137)

Dex la honnisse, li Peres gloriouz,
 Que le couvent li failli elle tout.
 Dammeldex la maudie!
 (ibid., vv. 2189-91)

En ceci Lubias est dépeinte sous une lumière toute noire sans un rayon de bonté ni de vertu. Nos sympathies résident nettement avec Ami, l'innocent, qui, comme tous les hommes dans cette oeuvre (à part le traître Hardré), se montre franc et honnête, naïf même, en face des machinations des femmes.

Suivant la même coutume de remplacer un seigneur absent, c'est Bramimonde qui, après la mort de Marsile, rend la ville de Saragosse à Charles, victorieux. Comme Aalis et Elissant, entre autres, Bramimonde suit de très près les activités politiques de sorte qu'elle peut renseigner les messagers de Baligant sur la situation de l'armée française:

"Plus près d'ici purrez trouver les Francs.
 En ceste tere ad estét ja .VII. anz;"
 (Roland., v. 2735 ss.)

Pourtant, elle est privée de l'occasion d'agir sur son propre compte, et ce n'est qu'après la mort de Marsile, lorsque tout est perdu pour les Sarrasins, qu'elle a cette occasion de faire bon usage de son expérience. Nous avons déjà remarqué dans notre premier chapitre que sa présence est notée dans tous les entretiens d'une importance politique, ainsi que son empressement d'y mettre du sien. Dans le cas qu'on vient de citer, où elle offre son opinion et son conseil sur cette question de politique, la réponse de la part des hommes est, typiquement, une rebuffade:

Dist Clarfen: "Dame, ne parlez mie itant!"
(ibid., v. 2724)

"Laissez ço ester!" dist Marsilies li reis.
Dist as messages: "Seignurs, parlez a mei!"
(ibid., v. 2741-2)

En s'exprimant ainsi elle a, semble-t-il, dépassé les limites convenables, et son intervention constitue un acte d'ingérence. Non seulement, donc, on ne permettait pas aux femmes d'agir dans un sens positif dans ces affaires, elles sont aussi repoussées lorsqu'elles veulent donner du conseil, quelque valable qu'il soit. J. Crosland dit à ce propos "it was a disgrace for a knight to allow himself to be swayed in warlike manners by feminine influence or advice."¹⁴

Ce motif du conseil des femmes nous semble illustrer assez nettement la situation générale des femmes vis-à-vis des hommes. Dans huit d'entre les douze épopées qu'on a étudiées, on a rencontré des avertissements contre l'acceptation du conseil féminin, qui prennent la forme d'un dicton ou d'un "reprovier". La ressemblance dans la terminologie de ces dictons, pris dans tant d'oeuvres variées, nous semble faire preuve d'une méfiance assez répandue au sujet des femmes. Citons quelques exemples:

14

Crosland, op. cit., p. 290.

"Tant par est fox qui mainte fame croit
 Et qui li dist noient de son consoil.
 Or sai je bien, Salemons se dist voir:
 En set milliers n'en a quatre, non trois,
 De bien parfaitez, qui croire les voldroit."
 (Ami et Amile, vv. 1218-22)

"Dex!" dist G., "glorieus peres rois,
 Con par est fox li hom qi feme croit!"
 (Raoul de Cambrai, v. 5782-3)

"Floripas, bele file, dont ne vous voi ge là?
 Moult fu fols vostre pere quant en vous se fia,
 Mauvais conseil il ot quant François vous bailla;
 Fols est ki fame croit, on l'a dit grant pieça."
 (Fierabras, vv. 5273-76)

Le père de Floripas avait pourtant été déjà averti des
 risques attachés au fait de se fier aux femmes:

"Sire," dist Sortinbrans, "or vous voi assoté;
 Veus tu conc cuer de fame essayer n'esprouver?"
 (ibid., vv. 2733-4)

et plus loin:

"Sire," dist Lucifer, "vous faites grant folie:
 Fame a en petit d'eure sa pensée fenie;"
 (ibid., vv. 2853-4)

Le vieux stéréotype de l'inconstance des femmes entre en jeu
 alors ici, étant responsable, du moins superficiellement, pour
 le manque de foi porté aux femmes. On notera que dans ces
 attitudes plutôt négatives ils s'appuient souvent sur les
 autorités historiques et bibliques pour affirmer la vérité
 universelle et immuable de ces assertions. On a compté
 parmi d'autres, des références à Hélène de Troie, Adam et
 Eve, Samson et Salemon, qui soulignent toujours le rôle
 désavantageux joué par les femmes dans les épisodes. On

remarquera le raisonnement derrière l'argument dans ce passage pris dans Aye d'Avignon:

"Dame Aye la duchesse," dist li dus Berengier,
 "Li corages de fame si est vains et legers,
 Car ensemment se torne comme li espreviers;
 Qui mieus le cuide avoir si est tost senestriers.
 Par fame vint en terre le premerains pechiez,
 qui manja de la pomme par le dit l'aversier,
 Dont encore est li siecles penez et travaillez;
 Par vos vint ceste guerre et cest grant encombrer
 Dont en morront encor plus de mil chevalier.
 (Aye d'Avignon, vv. 1147-55)

Cette accusation est au fait injuste car Aye n'avait déclenché la guerre qu'à cause de sa beauté et sa disponibilité, qui occasionnaient une querelle entre des prétendants à sa main. Pourtant, les femmes semblent souvent s'attirer du blâme et des réprimandes sans que ceux-ci soient nécessairement bien fondés, selon le précédent créé par l'archétype, Eve. Les réactions masculines à leur égard nous semblent de temps en temps exagérées: on se souviendra de l'épisode dans Elie de Saint Gille où Rosamonde s'offre à Elie, qui la repousse avec indignation citant l'exemple de Salemon qui, lui aussi, a pris une femme, mais avec des conséquences funestes. Elie conclut:

"Par le foi que vous doi, fole cose est de feme:
 Certes con plus le garde donques le pert en senpre."
 (Elie., vv. 1797-8)

De tels maximes nous sembleraient indiquer une tendance générale vers l'antipathie pour des femmes, conclusion qui serait avérée par un examen des articles se rapportant à

"femme" dans les Proverbes français antérieurs au XVe siècle,¹⁵
de J. Morawski. Ici, on rencontre les mêmes thèmes de
l'inconstance féminine, leur infidélité, et leur caractère
rusé et irrationnel, qui figurent dans les maximes déjà
cités. La plupart des proverbes mettent en garde le lecteur
contre les défauts innés du caractère féminin.

W.W. Comfort a ceci à dire sur ce courant misogyniste
qu'on a décelé dans cette littérature "the slanders upon women
so common in the popular literature of the middle ages are
rarely met with in the epic poems... [woman's] crafty, brutish
passions, cause of man's first disobedience [are a] bourgeois
philosophy."¹⁶ Pourtant, nous dirions plutôt que ces traits
dits d'une "philosophie bourgeoise" sont au fait présents en
germe dans les épopées, et s'ils ne sont pas plus élaborés,
c'est dû à la nature des chansons mêmes, qui sont plutôt
guerrières et sombres. Aussi conclut-on que de telles attitudes
négatives se conforment à une mentalité répandue et enracinée,
plutôt que de constituer des éclairs exceptionnels de la part
de certains individus outrés de nos oeuvres. Ainsi, ce serait
une indication de la conscience collective, plutôt qu'un
reproche individuel, lorsque Raoul dit:

15

J. Morawski, Proverbes français antérieurs au XVe siècle, C.F.M.A., Paris: Champion, 1925.

16

Comfort, op. cit., p. 381-2.

"Maldehait ait, je le taing por lanier,
 Le gentil homme, qant il doit tornoier,
 Dedens vos chambres vos alez aasier:
 Bevez poison por vo pance encraissier,
 Et si pensez de boivre et de mengier;
 Car d'autre chose ne devez mais plaidier."
 (Raoul de Cambrai, vv. 1100-1106)

En disant ceci, il exprime le mépris pour toute chose féminine, et le désir de s'en tenir écarté, qu'on a découvert dans beaucoup d'oeuvres, et qui constitue la base des relations conventionnelles entre les sexes.

Ceci étant dit, nous nous sentons obligée de mentionner les deux cas où le conseil d'une femme est non seulement accepté mais accueilli avec gratitude. Il n'est guère surprenant d'apprendre que ce sont Guibourc et Berthe, qui seules sont vues d'un oeil tout à fait favorable, qui constituent ces exceptions. On a déjà vu que ces deux femmes ont des rapports exceptionnels avec leurs maris, sans un seul épisode d'acrimonie, et c'est toujours dans le contexte du couple que leur conseil et soutien entrent en jeu. Guillaume par exemple, dit à Guibourc:

"Mais tun conseil en dei jo creire ben;
 En plusurs lius m'ad eu mult grant mester."
 (La Chanson de Guillaume, vv. 2433-34)

Berthe dit à Girard:

"Seiner", dis la contesse "sab(a)s ke dirai?
 Per Deu ne te caut metre en tel esmai,
 Car eu ai bon conseil que te dirai:"

 E Girarz respondet: "Car ben lo sai.
 E des pos lo volez, lai m'en irai."
 (Girard de Roussillon, v. 7800 ss.)

Ce genre de sentiment est exprimé plusieurs fois. Il est intéressant de noter cependant que ces exemples reviennent quand il n'y a que le couple présent, lorsqu'ils sont dépourvus de l'aide physique ou morale des chevaliers, et que l'homme est au désespoir, n'ayant plus les ressources de son pouvoir féodal. Dans le premier exemple, Guillaume a perdu tous ses hommes dans la bataille d'Archamp et, délaissé et en larmes, il est prêt à tout renoncer lorsque Guibourc intervient. Dans le deuxième exemple Girard et Berthe ont été en exil pendant plus de vingt ans, menant dans la forêt une existence vagabonde, et Girard n'a plus rien à voir avec sa situation seigneuriale d'autrefois. Dans ces deux cas exceptionnels, donc, quand il ne reste plus que le sens commun et la simple humanité, le soutien féminin entre en scène. Toujours est-il cependant, que cette influence n'est acceptable que dans des circonstances qui se produisent en dehors des limites de la féodalité, lorsque l'ordre social fait défaut, ce qui appuie d'autant plus nos assertions que normalement la femme n'y mérite ni de place ni de considération.

Il est incontestable donc que le rôle de la femme dans la politique est minime, et que sa présence dans la féodalité n'est qu'incidentelle, faute de mieux: la femme est, pour

ainsi dire, en marge de la scène. Ce qui nous a intéressée le plus dans la considération de cette question a été les réactions des deux camps, les hommes et les femmes, à cette situation inflexible. D'une part, on trouve un nombre de femmes compétentes, énergiques, telles que Bramimonde et Aalis, frustrées par le manque d'occasion d'agir, et se rendant compte souvent de leurs incapacités en tant que femme, et de la nécessité de s'allier avec un homme afin d'accomplir quoi que ce soit. De quelque façon dont elles s'affirment indépendamment d'un homme, elles sont hors de place et s'attirent des reproches. Elles sont par conséquent contraintes d'agir d'une façon ou bien "téméraire", "irrationnelle", ou bien "rusée", à travers un homme, ce qui s'accorde bien avec certaines conceptions stéréotypées à leur égard.

D'autre part, on trouve parmi les hommes, encouragés par la conduite inopportune dont font preuve les femmes, une tendance à les regarder avec une méfiance qui, à son tour, ne peut qu'exacerber la distance qui existe déjà entre eux. Comme on voit d'après le choix de comparaisons dérogatoires avec Eve et avec d'autres caractères bibliques, les hommes se sentent tout à fait en liberté et disculpés de penser ainsi, ayant devant eux ces épisodes "historiques" comme preuve du caractère féminin. La contribution de l'Eglise dans la formation de ces attitudes misogynistes est un phénomène bien connu, qu'on va poursuivre dans le chapitre

suisant. F. Heer dans The Medieval World fait mention de ce phénomène et le rattache aux possibilités limitées pour une femme d'agir dans un contexte ou social ou religieux. Il résume ainsi le climat social, dès le XIIe siècle, ce qui, malgré un léger décalage confirme la vision des femmes qu'on a aperçue à travers notre littérature, et en prévoit les conséquences:

The increasing gloom and anxiety which spread over Europe in the later Middle Ages, when nations, churches and minorities drew further and further apart to eye one another with mutual hostility and envy, is closely bound up with the failure to harness to the social and religious needs of the age that feminine spiritual energy which had burst forth so dramatically in the twelfth century. The embers were banked down, but they still smouldered. Cast spiritually and intellectually adrift, women were confronted with the closed ranks of a masculine society, governed by a thoroughly masculine theology and by a morality made by men for men. The other half of humanity came into the picture only when specifically feminine services were needed ... The Middle Ages had conspicuously failed to solve the problem of woman's place in society.¹⁷

17

F. Heer, The Medieval World, trans. J. Sondheimer, Cardinal Books, London: Cox & Wyman Ltd., 1974, pp. 317-319.

CHAPITRE QUATRIEME

LA FEMME ET LA RELIGION: SOLUTION OU CAUSE?

"Le moustier [monasterium], le couvent [conventus], c'était en face du château seigneurial, l'autre symbole caractéristique de la société médiévale.¹ Supposons que cela soit, et qu'ainsi la religion fournissait un mode de vie alternative pour quelqu'un de haut rang au moyen âge, la question se pose s'il en était de même pour les femmes. Lehmann continue en disant "les abbesses de puissantes abbayes faisaient figure de grands seigneurs." On se rappelle aussi que selon Philippe de Novare et ses conseils pour l'éducation des femmes, les seules exceptions à ses règles étaient dans le cas des religieuses: il aurait permis aux religieuses seules d'apprendre à lire et à écrire, et seules les activités concernant l'Eglise étaient permises aux femmes en dehors de leurs devoirs à la maison. Ainsi la religion offrait en effet une alternative à ce qu'on a décrite jusqu'ici, à savoir une existence qui contenait une place significative pour les femmes.

¹ Calmette, La société féodale, Chapitre V, cité par Lehmann, op. cit., p. 234.

En effet, la voie religieuse présentait à une femme la seule alternative qui fût acceptable aux yeux de la société, si sa position sociale coutumière devenait instable ou intenable. Pour une "pucelle", c'est la seule alternative à un mariage défavorable, ou si, pour une raison ou une autre, la possibilité de se marier ne lui est plus ouverte. C'est une plainte commune que d'entendre une fille se lamenter ainsi:

"Miex vodroie estre nonne ou sa seignor tous dis
Que je fusse ajoustée à la geste Alouri."
(Aye d'Avignon, p. 10)

"Einçois serai lasse nonnein velée."
(Girard de Vienne, v. 5433)

"Gemès autre seignor n'avrai en mon aë;
Ançois devendrai nonne, je l'ai bien enpensé."
(Florence., II, vv. 2888-9)

Ce choix, pourtant, est le plus souvent un pis-aller comme nous le montre Heluïs dans Raoul de Cambrai, qui prend le voile après la mort de Raoul, refusant tout autre prétendant. Florence, dépourvue d'un protecteur, demande asile chez le couvent de Beau-Repaire et prend le voile jusqu'à ce qu'elle retrouve son mari Esmeré:

"Or me donez les dras, fetes de moi seror,
Tant que Deus me donra autre consoil grignor.
En Damedeu me fi, que fait croistre la flor."
Bien cude oncor avoir Esmeré, son seignor.
(Florence., II, vv. 5555-58)

Pour Marsent, mère de Bernier dans Raoul de Cambrai, ce choix est définitif car, ayant accouché d'un fils illégitime, elle a perdu ses chances d'être demandée en mariage et n'a autre

recours que d'entrer dans le couvent d'Origni comme religieuse. Dans Aye d'Avignon, l'abbesse Audegont, elle-même une marquise qui s'est retirée du monde avec quinze autres dames, indique les raisons pour lesquelles une femme pourrait se trouver dans un couvent:

"..... Amie,
 Estes vos eschapée ou de chambre afoye,
 Ou tolue a seignor ou il vos a guerpie?
 Lequel que fet avez, ne le me celez mie,
 Et si ne vos dotez d'omme qui soit en vie,
 Car vos êtes du tot céans à garantie.
 (Aye d'Avignon, p. 29)

On voit ainsi que la femme qui entre dans un couvent n'a pas toujours une vocation religieuse, et que la décision relève plutôt d'une question de ce qui est expédient, et souvent d'un refus du lot assigné aux femmes. Le couvent fonctionne comme un refuge, étant le seul endroit où une femme puisse se mettre à l'abri d'un homme en particulier ou du monde masculin en général, monde où elle est tout à fait vulnérable. Tel est, en effet, le cas d'Aye, qui s'est sauvée d'une série d'hommes malintentionnés et qui n'a pas moyen de se protéger. Béatrix aussi, dans Raoul de Cambrai, reconnaît le fait qu'un couvent lui offre sa seule source d'asile contre les intrigues de Charles, qui veut la marier à Herchambaut, malgré le fait qu'elle est déjà mariée à Bernier. Alors elle s'échappe par la fenêtre et quitte la ville pour se réfugier auprès des moines. (On note l'à-propos de la situation des couvents qui, comme il

conviendrait à une existence alternative à la féodalité, se trouvent dans la forêt, "lieu gasté" qui s'oppose nettement au caractère ordonné de la ville.) Pour la femme noble de nos textes, donc, la religion offrait une sorte d'échappatoire à sa situation, donnant du soutien spirituel et un refuge contre les harcèlements du monde extérieur.

Si une femme entrait dans un couvent principalement pour des raisons autres que religieuses, on se demande alors si ceci ne constituait pas un abus de l'institution de l'Eglise et de la religion? En fait, le niveau de piété n'en souffrait pas semble-t-il, car, comme tous les personnages épiques, les femmes se montrent extrêmement religieuses dans la vie quotidienne et on a l'impression que n'importe quelle femme pourrait s'intégrer dans la vie religieuse sans beaucoup de difficulté. Une femme passe beaucoup de son temps à prier et à faire ses dévotions, allant à la messe plusieurs fois par jour. C'est elle qui offre les prières au départ d'un chevalier et qui, en attendant l'issue de quelque événement décisif comme une bataille, se répand en de longues prières dans l'église. Aude, au départ d'Olivier dit:

"A ce Seignor vos puise conmener,
 Qui en la virge se dengna aonbrer,
 Et en la croiz lessa son cors pener.
 Qui vos guerise de mort et d'afloer,
 Que Karlemene de nos puise grever,"
 (Girart de Vienne, v. 3904 ss.)

et plus loin:

Dame Guiborc au gent cors ennoré,
O lui bele Aude, qui tant ot de biauté,
De seint Morisé reperoient d'orer,
Ou eles orent molt longuement esté
Por Deu proier, lou roi de majesté,
Que il sauvast Girart le duc menbré,
(ibid., v. 6533 ss.)

Souvent, dans des moments de crise, ces femmes tendent à répéter de longues oraisons qui résument toute l'histoire de la Chute et la Rédemption. Nous citons l'exemple d'Aude:

"Glorieus Deus, por vos seintime nom,
Qui estorates terre, mer et poison,
Et le seint ciel par vostre eleccion,
Adam feïs de terre et de limon,
Et sa moillier, Evain nos l'apelon,"
(ibid., v. 5683 ss)

et ainsi de suite pendant encore une trentaine de vers.

Ainsi Florence:

"Ha! Deus", ce dist Florence "que formas Israel;
Des leons garantistes le cors saint Daniel,"
(Florence., II, v. 4051 ss.)

et Belissant:

"Hé! Dex," dist elle, "qui formas toute jant
Et comandas au baron Abrahant
Que sacrefice feïst de son anfant,"
(Ami et Amile, v. 1277 ss.)

A notre avis, l'inclusion de tels passages attesterait aux buts propagandistes de ces oeuvres, comme l'a suggéré S. Painter: "for the successful propagation of their chivalric ideas the clergy were forced to seek other media. Probably the most effective course was to insert their teachings in

songs and romances."²

A part ces prières, une femme noble vraiment vertueuse était encouragée à accomplir des actes pieux tels que la donation d'aumônes et la contribution financière à la construction d'une église. L'évêque dans Girard de Roussillon, faisant des éloges de la reine Elissant devant le roi, parle ainsi:

"Abanz te quiert honor e fait buntat,
Qui cerche paz cum sie en ton regnat;
E quant as sainte glise tout ne robat,
Ill'a quant pot rendut e restaurat."
(Girard de Roussillon, II, v. 8979-82)

Berthe, comme on a vu, la femme qui incarne la vertu même, acquiert cette renommée d'être charitable:

Quant la contesse vait a Verselai,
La pabre gent del ren por li s'i trai,
Por la grant caritat e bien que fai,
.....
E non chevauge gins a celement,
Abanz lo fait saber d'um meis vertent,
Que viennent au chemin li paubre gent,
Et ele dert ses ols vers Deu sovent,
Qui li done l'aver qu'ele lor rent.
(ibid., v. 9528-41)

Plus loin, on la surprend en train de construire de ses propres mains une église à Vézelay. A ce propos, A. Lehmann constate que la religion fournissait à beaucoup de femmes

2

Painter, op. cit., p. 74.

riches la possibilité de dépenser leurs énergies et d'exercer leur initiative en fondant des monastères, en dirigeant des couvents puissants, et en construisant des oratoires, des chapelles et des églises.³ Plus loin, il cite à titre d'exemple Eléonore d'Aquitaine qui posa la première pierre de la cathédrale de Poitiers, et prit sa part des frais de la construction.⁴

La piété sincère de la plupart des femmes nous semble incontestable, alors, et en vient au point où les plus vertueuses d'entre elles atteignent un état de béatitude, devenant des récipients des révélations divines. Ainsi, Berthe, ayant subi une sorte de purification spirituelle à travers des abnégations continuelles d'elle-même en faveur de son mari Girard, à travers vingt-deux ans d'exil dans la forêt à cause de lui où elle a fait preuve de la résignation, l'humilité et la dévotion silencieuse, mérite à la fin sa récompense de Dieu:

E cel, qui bien conoist son cor verai,
Li monstret per samblant que ne s'esmai
D'amar lui e servir, quar molt li plai.
(ibid., v. 9531 ss.)

³ Lehmann, op. cit., pp. 155-162.

⁴ Ibid., p. 419.

De même Florence, après ses expériences pénibles dans la forêt, endroit qui pourrait symboliser le chaos et l'inconnu, arrive à l'autre bout pourvue du don de pouvoir interpréter les volontés de Dieu et d'accomplir des guérisons miraculeuses. (On note d'ailleurs l'importance qu'a un tel dénouement religieux pour la plupart des épopées, qui s'achèvent sur une transformation pareille, soit sous la forme d'une conversion ou d'un renoncement de biens matériels, soit de la construction et de la dédicace d'un édifice ecclésiastique.) Ainsi, de telles femmes incarnent la conduite idéale d'après l'enseignement de l'Eglise, personnifiant la complaisance, la résignation et la "caritas".

Pourtant, cette vision élogieuse de la femme, avec son inclination envers le pieux et le miraculeux n'est qu'un côté de la question quant à ses rapports avec l'Eglise, et se rattacherait, nous semble-t-il, au culte de la Vierge qui se répandait en Europe depuis plusieurs siècles.⁵ Le revers de la médaille est une conception de la femme qui date de beaucoup plus tôt, profondément enracinée dans l'esprit occidental et chrétien, et qui marque la femme

5

M. Bishop, The Penguin Book of the Middle Ages, Penguin Books, Norwich: Fletcher & son, 1971, pp. 14-15.

comme étant responsable de la Chute et des douleurs qui ont échu à l'homme par conséquent. Parlant de la condition de la femme au moyen âge, J.H. Foster dit:

To put it briefly, woman was regarded in two antithetical lights: as angel and as devil. We have already noted that from the outset christian theology saw her as responsible for the fall of man and, therefore, as the root of all sexual evil.⁶

F. Heer résume sa situation vue à travers la littérature ainsi:

Some relaxation of this suspicious fear is evident in a few thirteenth century books of penitence and in some scholastic writers, but the great mass of homilectic literature is still pervaded with hatred and distrust: woman is portrayed as "sin", without qualification. The tradition is an ancient one, going back to Augustine and the early Fathers, above all to St. Jerome, the patron saint of misogynists: "woman is the gate of the devil, the path of wickedness, the sting of the serpent, in a word a perilous object."⁷

Certains critiques ont suggéré à propos de tels écrits une interprétation qui poserait que le sexe et ainsi la sexualité féminine seraient les moyens par lesquels une

6

J.H. Foster, Sex Variant Women in Literature, Frederick Muller: London, 1958, p. 30.

7

Heer, op. cit., p. 319.

femme apporterait cette ruine aux hommes.⁸ Ceci s'accorderait avec nos conclusions du chapitre précédent sur la sexualité et la méfiance, où on a constaté l'existence de "suspicious fear" dont parle Heer, chez un grand nombre d'hommes, surtout face à la démonstration de la sexualité féminine. Généralement, les implications de cette situation sont que c'est la conséquence des actions d'une tentatrice irrationnelle, auxquelles un chevalier rationnel et responsable doit résister. On n'a qu'à penser à Belissant qui séduit Amile contre son gré et avec des conséquences désastreuses; à Béatrix qui, en plein milieu de la bataille où on la sauve d'entre les mains d'Herchambaut, adresse ces paroles urgentes d'accueil à Bernier:

8

Pour une discussion sur l'assimilation de la misogynie à la condamnation du sexe de la part des Pères de l'Eglise, on renvoie à K. Rogers, qui conclut ainsi son chapitre sur ce sujet: "if femininity is equated with sexuality, and sexuality with sin, woman is naturally seen as a degraded being." (K. Rogers, The Troublesome Helpmate, University of Washington Press: Seattle & London, 1966, pp. 14-22.)

Une étude comparative et chronologique de cette question fournit également la matière pour le livre de H.R. Hayes, The Dangerous Sex.

"Baisiés moi, sire, por Dieu qui ne menti;
Plus le desir que riens que Diex fesist."
(Raoul de Cambrai, v. 6498-9)

à Floripas qui, devant les hommes qui discutent la possibilité de fuite de la tour assiégée, a les suggestions suivantes:

"Je ne sai plus que dire: cascuns praigne s'amie,
Tant que nous i serons, menerons boine vie."
(Fierabras, vv. 3917-18)

....."Ja ne sera pensé,
Ains remanrés chaiens trestout à ssauveté,
Si porrés vostre amie baisier et acoller."
(ibid., vv. 3954-56)

Plus loin elle s'adresse à Gui de Bourgogne devant tout le monde:

"Gentix dus, car me baisse, si serai saolée
Com s'avoie mengié gelines en pevrée."
Quant François l'entendirent, grant joie en ont menée,
Mais dus Guis de Borgoigne a la couleur muée.
(ibid., vv. 5388-5392)

Comme on a vu, presque tous les hommes ainsi approchés résistent aux avances, sauf Guillaume dans La Prise d'Orange, qui déchoit par la suite de sa position de "Guillaume Fierabrace" pour devenir "Guillaume l'Amfable".

La fréquence de cette tendance à voir la femme comme un être charnel et excessif, donc "la porte du diable" selon Tertullien, qui se met si nettement en opposition avec la vision de la femme docile et angélique, nous amène à voir ici un exemple de cette ambivalence d'attitudes envers les femmes, émanant de l'enseignement de l'Eglise et si caractéristique au moyen âge, comme l'a suggéré J.H. Foster. Pour parler dans des termes médiévaux, le côté négatif de cette ambivalence (l'excès de sensualité, l'intervention énergique

quand ce n'est pas à propos, les énergies mal placées) s'explique le plus facilement par l'expression de "démésure". Comme dit Wedon de Roie dans Raoul de Cambrai:

"Hons sans mesure ne vaut .j. alier."
(Raoul., v. 2103)

et aux yeux de beaucoup, semble-t-il, ces femmes ont tendance à agir d'une manière démesurée, un des crimes les plus repréhensibles dont pouvait être coupable un chevalier selon les critères de la société, et le défaut qui avait apporté la ruine à des chevaliers autrement preux tels que Roland et Raoul de Cambrai. Aussi, par cet aspect de sa nature même, une femme ne mérite-t-elle pas l'estime d'un chevalier et s'attire dans ces circonstances la réprobation.

A propos de cette conduite excessive attribuée aux femmes dans les chansons de geste, M. Bardèche constate "on sauve ces apparences en faisant des plus énergiques de ces filles de jeunes comtesses sarrasines."⁹ Si on accepte l'hypothèse sur les deux côtés antithétiques attribués au caractère féminin, il semble raisonnable de poser le cas que la sarrasine représente le côté, plutôt "diabolique", puisqu'elle démontre à l'extrême ces tendances vers la

9

Bardèche, op. cit., II, 36.

démésure. On n'a qu'à regarder de près le caractère de Floripas dans Fierabras, qui se montre le personnage le plus féroce, le plus sensuel, le plus ardent et le plus redoutable qu'on ait rencontré au cours de nos lectures. Lorsqu'elle se présente sur la scène elle la domine et fait sentir sa présence par l'urgence de ses passions et la violence de ses actions, qui n'ont qu'un but: l'union, surtout physique, avec Gui de Bourgogne. Son excès d'empportement encourt les reproches des hommes, et surtout de son frère Fierabras, mettant en relief leur rationalité face à la même situation. Elle crie à propos de son père, par exemple, tenu prisonnier par Charles:

..... "Karles, que demourés?
 Ce est .I. vis diables; pour coi ne l'ociés?
 Moi ne caut se il muert, mais que Gui me donnés;
 Je le plourai moult peu, se j'ai mes volentés."
 (Fierabras, vv. 5955-58)

Il n'y a pas une once de docilité chez elle, sauf à la suite de sa conversion, lorsque sa complaisance envers Charles (vv. 6167-6169) marque un contraste net avec sa conduite précédente. Poursuivant cet argument, on est porté à croire qu'une telle conduite "sarrasine" pourrait indiquer l'état "naturel", sans retenue, de la femme, avant que les contraintes de la religion chrétienne lui aient été imposées. Ainsi cette énergie, cette vigueur et cette sensualité seraient naturelles et le norme, quoique vues d'un oeil défavorable par la

société, et les caractéristiques désapprouvés constitueraient plutôt la nature "vraie" de la femme. Ajoutons à ce propos que, puisqu'on a vu que la Sarrasine ne diffère pas essentiellement de la Chrétienne, sauf dans la mesure où elle démontre à l'extrême ses caractéristiques dite "déméritoires", la désignation de "sarrasin" ne nous semble pas un titre réaliste, mais plutôt une indication d'un type de gens occidentaux qui se comportent, simplement, sans certaines contraintes.

Nous nous trouvons, donc, en présence de deux opinions contradictoires vis-à-vis des femmes, toutes les deux promulguées par l'Eglise, mais que les Pères de l'Eglise eux-mêmes avaient de la peine à concilier, à en croire certains extraits de leurs écrits.¹⁰ Nous croyons pouvoir rattacher à l'influence de

10

On renvoie sur ce point à Not In God's Image, p. 128 ss. Citons aussi S. Painter à ce sujet:

The church's attitude towards women in general was ambiguous... Many theologians and preachers maintained that the fact that God had created women from man's rib rather than from some other member such as the foot proved that he intended her to be man's equal. But the ascetic tendencies of Christianity impelled the church to consider woman the original source of sin and a weak vessel peculiarly liable to vice. Her mere existence tempted men to sins of the flesh and her inclinations to provocative behaviour increased the menace. Moreover the actual position of woman in contemporary society was bound to influence the ideas of ecclesiastical writers.

(Painter, op. cit., pp. 105-106.)

cette tradition juive, dite "farouchement anti-féministe" par S. de Beauvoir,¹¹ une partie de la méfiance témoignée envers les femmes que nous avons relevée à la fin du chapitre précédent. A l'appui de cette affirmation, et comme preuve que ces attitudes ecclésiastiques étaient répandues parmi le laïque, on renvoie au passage, cité plus haut, d'Aye d'Avignon où Bérenger harangue Aye, prêtant à son prétendu méfait personnel une interprétation générale qui atteste la faiblesse intrinsèque de la femme:

"Li corages de fame si est vains et legiers,
 Car ensemment se torne comme li espréviers;
 Qui mieus le cuide avoir si est tost senestriers.
 Par fame vint en terre le premerains pechiez,
 Qui manja de la pomme par le dit l'aversier,
 Dont encor est li siecles penez et traveillez;
 Par vos vint ceste guerre et cest grant encombrer
 Dont en morront encor plus de mil chevalier."
 (Aye d'Avignon, vv. 1147-55)

La réponse mordante d'Aye est révélatrice quant à la provenance d'un tel point de vue, et le signale comme étant une attitude courante:

"Berengiers," dit Aye, "bien savez préechier;
 Se vous chape et coronne et sautier avriez,
 Ja por un sermon faire ne vous estuet changier."
 (ibid., vv.)

Rattachant ce courant d'opinion à la position sociale de la femme, F. Heer cite Thomas d'Aquin, qui en effet proposa pour la femme un rôle dans la communauté semblable à celui

¹¹

de Beauvoir, op. cit., p. 154.

qu'on a esquissé plus haut:

Aquinas' ethical system related entirely to men. He speaks blandly of "making use of a necessary object, woman, who is needed to preserve the species or to provide food and drink". "Woman was created to be man's helpmeet, but her unique role is in conception ... since for other purposes men would be better assisted by other men".¹²

W.W. Comfort aussi relie la situation sociale de la femme à ces attitudes ambivalentes: "one familiar with the various lights in which woman was regarded during the later Middle Ages will not be surprised at the contradictory testimony as to her social and moral status."¹³

On devinerait que la confusion de ces attitudes à son égard amenait pour la femme une oppression encore plus stricte, qui contribuait à son état d'exclusion et d'isolement, de sorte que M. Bardèche constate "leur situation d'inférieures et presque d'étrangères parmi les hommes."¹⁴

Paradoxalement, donc, la religion explique en quelque sorte la condition d'inférieure de la femme et la lumière défavorable sous laquelle elle était vue, et en même temps offre à cette situation une solution quoique limitée, la

12

Heer, op. cit., pp. 318-319.

13

Comfort, op. cit., p. 360.

14

Bardèche, op. cit., II, 33.

possibilité d'évasion. D'un côté l'idéologie chrétienne contribue largement aux attitudes négatives envers la femme; de l'autre, l'institution de l'Eglise lui offre l'unique possibilité de se retirer complètement de son existence conventionnelle d'épouse, de mère et de "repos du guerrier".

CONCLUSION

Nous avons abordé dans cette étude un sujet de si grandes dimensions qu'il y a eu nécessairement des omissions de certaines complexités inhérentes dans le rassemblement de tant de personnages différents. Tout en reconnaissant cette diversité, nous nous sommes contentée de dégager les grandes lignes de la représentation de la femme épique, faisant mention en passant de certaines exceptions notables.

A propos de l'évolution des types féminins, W.W. Comfort constate "how completely her [woman's] social status changed during the period covered by the Chansons de Geste"¹ et plus loin "the breach between the old and the new style of Chansons de Geste is very considerable, and the difference depends almost entirely upon the growing importance of women in the hero's life."² Tandis que nous admettons que davantage d'espace est consacré à la femme avec le temps, nous ne serions pas d'accord avec la première affirmation que cela entraîne nécessairement un changement de sa position dans la société, ni de la façon dont elle est vue par les hommes.

¹
Comfort, op. cit., p. 359.

²
Ibid., p. 421.

Nous n'avons pas par exemple constaté une amélioration du sort de Rosamonde ou de Florence en comparaison avec celui de Bramimonde. Au contraire, le fait que plus d'espace est consacré à la femme ne fait qu'accentuer sa position, offrant plus d'occasion de décrire son intervention dans ce qui ne la concerne pas et le nombre croissant d'exemples de réprimandes. Ainsi, comme nous avons dit dans notre introduction, l'évolution, telle qu'elle est, est plutôt quantitative que qualitative, et les caractéristiques de la femme dans une épopée tardive correspondent assez nettement à celles esquissées au début du développement du genre, ce qui nous permet de nous concentrer sur les ressemblances plutôt que les différences du sort de ces femmes.

Vers la fin de son étude, Women in the French Medieval Epic, M.W. Henderson écrit "we have presented fourteen distinctly different personalities, fourteen young girls as they appear in the Chansons de Geste, not one of whom is commonplace."³ Insistant sur l'individualité de chaque femme, elle nie l'existence de "topoi", de types reconnaissables, que nous avons essayé d'établir au cours de notre étude, prenant comme point de départ les "topoi" de simples portraits physiques. Comme preuve de ces affirmations elle cite des exemples

3

Henderson, op. cit., p. 176.

"d'individualité" parmi ses personnages, et de situations "singulières", que nous avons trouvées communes à beaucoup des femmes que nous avons étudiées. Nous avons trouvé que les cas qu'elle désigne "individuels" contribuent à nos propres conclusions qu'il existe au fait des "stock-types", sans que cela soit en aucune manière une appellation péjorative. Pour un assez grand nombre de ces exemples "d'individualité" nous avons découvert deux ou trois exemples pareils dans d'autres épopées, comme par exemple, dans le cas d'Alpais, au sujet de qui Henderson écrit "[she] falls in love with Fouque, an enemy of her family, even while she holds him prisoner in her castle to avenge her kinsmen."⁴ Comme nous avons vu, cette série d'événements appartient à une situation reconnaissable où se montre la catégorie de "Wooring Ladies", et on renvoie sur ce point à l'article de F.M. Warren, "The Enamoured Moslem Princess in Orderic Vital and the Old French Epic", qui étudie cet épisode typique signalant les ressemblances entre Floripas, Rosamonde et Orable, entre autres. Ainsi, souvent d'après précisément les mêmes exemples qui, selon Henderson témoignent les différences entre ces personnages, nous avons tiré les conclusions opposées, à savoir qu'ils signalent les ressemblan-

4

Ibid., p. 164

ces et prouvent l'existence de "stock-types". Il a été notre intention dans l'introduction de démontrer que toute la caractérisation dans ces textes médiévaux revenait à une représentation de "stock-types", avec certains buts propagandistes en vue. Ainsi nous n'avons pas trouvé que la tendance à voir des personnages en tant que types diminue nécessairement en quoi que ce soit leur importance vis-à-vis de l'action comme suggère Henderson, qui prétend avoir contredit "the prevalent opinion ... that women in the Chansons de Geste are stock-types, or forward hussies, or the ineffectual property of men ... [they do] play an essential part in these epics."⁵

Nous ne serions pas d'accord avec l'affirmation qu'elles sont pour autant "intimately and fundamentally connected with the action itself ... [and] bring human interest to the story"⁶, principalement à cause de la matière de ces oeuvres qui, en général, ne tiennent pas compte des actions des femmes et ne paraissent pas se concerner de la question équivoque de "human interest".

Nous avons voulu suggérer que l'intérêt porté aux femmes par nos auteurs, leurs personnages mâles, et,

⁵
Ibid., p. 231.

⁶
Ibid., p. 231.

par extension, par leur public, était au fait minime et que dans cet état d'exclusion et de soumission les femmes faisaient preuve d'un certain nombre de réactions communes. On se crée une image à leur égard d'êtres en marge de la société, retenues dans la situation de "spectatrice" à toute l'action qui se passe. Tel qu'il est dépeint dans cette littérature, son rôle est caractérisé essentiellement par une période d'attente, où elle n'agit qu'en conséquence des actions des chevaliers, comme "repos du guerrier", comme celle qui prie pour leur sécurité, qui attend leur retour, qui les guérit de leurs plaies, qui se lamente sur leur mort, et qui se pâme dans ces situations extrêmes, créées par autrui, dans lesquelles elle est plongée. Son état pourrait être rapproché à "l'immanence" à l'opposé de la "transcendance" qui caractérise les actions des hommes dans ces oeuvres. Ses options dans cette société sont limitées à un altruisme, à un dévouement aux causes et aux valeurs qui ne la favorisent point, et à la formation desquelles elle n'avait rien contribué.

Elle n'est pas pour autant un être passif, apathique: loin de là, elle apporte à toute situation une énergie et une vigueur, remarquables lorsqu'on les compare avec la conduite des dames courtoises, mais compréhensibles si on tient compte du milieu rude qu'était la réalité féodale transposée dans les termes des chansons de geste (voir notre introduction, page 9, notes 26 et 27). La combinaison de ces énergies et

de cette oppression nous suggère que, du point de vue de la femme, ces récits présentent une histoire de frustration. Des êtres manqués dans ce système, la seule possibilité pour elles de dépenser leurs énergies, de faire sentir leur influence, de réaliser leurs désirs et d'agir sans une contrainte totale, est de s'échapper du système et de ces valeurs, comme l'ont fait, par hasard, Guibourc et Berthe avec leurs maris lorsque le système féodal leur fait défaut et que ces deux époux n'ont que le soutien de leurs épouses. Il existe donc, des exceptions à la règle, dont ceci est un exemple, qui ont lieu seulement dans un contexte libre, extra-féodal, par exemple dans une forêt ou dans une situation où le reste de la société est absent. Dans ce sens (leur liberté d'agir de leur propre gré, d'être une influence positive) Guibourc et Berthe constituent à notre avis des exceptions, ce qui différencierait avec plusieurs critiques qui ont pris le cas de Guibourc et sa prétendue égalité avec son mari comme étant la règle, à cause peut-être de l'espace consacré au portrait de ce couple dans La Chanson de Guillaume, et les ressemblances que celui-ci porte au soi-disant idéal du couple marié.

S. de Beauvoir, concluant une étude sur la femme telle qu'elle était dépeinte par cinq auteurs français du

XIXe et du XXe siècle, écrit "elle est vouée à l'immanence; et par sa passivité elle dispense la paix, l'harmonie: mais si elle refuse ce rôle la voilà mante religieuse, ogresse."⁷ Cette description convient bien, nous semble-t-il, à la situation de la femme dans l'épopée. Lorsque ses grandes énergies débordent finalement, comme elles doivent le faire n'ayant pas d'issues légitimes dans la société, elle se voit accablée de l'accusation de démesure, qui paraît l'accusation principale lancée à sa tête une fois qu'elle agit indépendamment ou qu'elle esquisse une tentative de sortir de sa situation. Ainsi, sa conduite est souvent considérée excessive et exigeante dans beaucoup de domaines: lorsqu'elle pleure; lorsqu'elle fait entendre ses opinions; lorsqu'elle donne des conseils; lorsqu'elle veut de la vengeance; et surtout lorsqu'elle manifeste des désirs sensuels. Ainsi cette situation frustrante de toute femme entraîne l'accusation de démesure, quoique ces actions ne soient que l'expression inévitable de ces énergies refoulées, ce qui, à son tour, expliquerait en quelque sorte la méfiance avec laquelle elle est vue souvent par les hommes, comme étant une figure irrationnelle qui menace toujours d'aller trop loin et qui mérite ainsi d'autant plus les contraintes qui lui sont imposées. Tout comme sa situation dans la société, la façon dont elle est vue est ambivalente. Elle est, par exemple, désirable du point de vue du sexe,

mais elle est trop exigeante lorsqu'on lui permet d'y mettre du sien. Ses qualités admirables ont toujours un côté négatif qui menace de sortir si on lui rend sa liberté.

Discutant ce qu'elle appelle "les grands mythes collectifs" au sujet de la femme, qu'elle voit reflétés dans ces cinq auteurs du XIXe et du XXe siècle, S. de Beauvoir dit: "la Femme tour à tour se déguise en mégère, en nymphe, en étoile du matin, en sirène."⁸ Nous voudrions suggérer que ces mêmes "mythes", autrement dits des "stock-types" ou "topoi", s'appliquent déjà au moyen âge dans cette littérature où la femme est carrément vue comme "l'Autre", où sa différence, sa négation d'elle-même, et la ségrégation entre les sexes sont ouvertement maintenues, et mises en relief dans une mesure peu égalée par la suite. Les problèmes inhérents à sa condition difficile ont été édulcorés par le temps, mais les vestiges restent de nos jours à en croire certains critiques littéraires et sociaux. Citons en dernier lieu l'historien F. Heer qui conclut son chapitre sur "les Juifs et les Femmes" avec une discussion de la répression et du manque de direction accordée aux femmes, du gaspillage de leurs énergies, et des conséquences fâcheuses pour la société:

8

Ibid., p. 364.

Women, feared by monks and theologians (were) disdained as the least valuable of all human material ... There was no suitable outlet for their great abilities and no satisfaction for their spiritual and intellectual yearnings ... there are a few ecstatic figures, burning with a prophetic flame, who stand out sharply against the undifferentiated mass of oppressed women forced to accept life and men and misery as they found them: these were exceptional women by any standard ... The Middle Ages had conspicuously failed to solve the problem of women's place in society; it was left as a heavy mortgage on the future.⁹

9

Heer, op. cit., pp. 318-319.

TABLE DES NOMS

Aalis -- Raoul de Cambrai

Veuve, soeur du roi Louis. Mère de Raoul. Refuse de se remarier et lutte pour garder le fief de Cambresis pour son fils mineur. Tente de prendre part aux affaires féodales de son fils et se concerne beaucoup du sort de son lignage. Personnage agressif.

Alpais -- Girard de Roussillon

Fille de Thierry d'Ascagne. Nièce de Charles Martel. S'éprend de Fouques qu'elle tient prisonnier. Refuse de le délivrer et l'épouse finalement à l'aide de la reine Elissant.

Aude -- La Chanson de Roland

Soeur d'Olivier. Fiancée de Roland. Meurt de douleur en apprenant la mort de Roland. Apparaît aussi dans Girart de Vienne où elle est saisie par Roland qui veut l'enlever. Un combat entre Roland et Olivier s'ensuit. A la fin de la chanson, elle devient la fiancée de Roland.

Aye -- Aye D'Avignon

Une belle veuve. convoitée par Garnier et Bérenger qui se querellent à son sujet. C'est le premier d'une suite de batailles qu'elle occasionne. Elle se réfugie dans un couvent. Enlevée à Majorque. Epouse finalement le roi Ganor, ancien Sarrasin qui s'était converti afin de l'épouser.

Béatrix -- Raoul de Cambrai

Fille de Guerri. Epouse Bernier, écuyer et ami intime de Raoul. Donne naissance à deux fils.

Belissant -- Ami et Amile

Fille de Charlemagne. Séduit Amile qu'elle épouse par la suite. Met au monde deux enfants.

Berthe -- Girard de Roussillon

Fille de l'empereur de Constantinople. Soeur d'Elissant, la reine. Fiancée de Charles qui la répudie en faveur d'Elissant. Epouse Girard. Partage son exil avec lui, devient très religieuse par la suite, et témoigne le miracle de Vézelay.

Bramimonde -- La Chanson de Roland

Sarrasine. L'épouse de Marsile. Se convertit à la fin de la chanson et rejoint le camp français.

Elissant -- Girard de Roussillon

Fille de l'empereur de Constantinople. Soeur de Berthe. Epouse Charles, mais reste amoureuse de Girard. Organise la trêve entre Charles et Girard.

Florence -- Florence de Rome

Fille d'Oton, empereur de Rome. Epouse Esméré qu'elle croit avoir été assassiné bientôt après. Se sauve d'un mariage peu souhaitable avec Milon, en fuyant dans la forêt où elle se perd. Elle y subit des aventures pénibles et se réfugie dans un couvent où elle se montre capable d'accomplir des guérisons miraculeuses.

Floripas -- Fierabras

Sarrasine. Soeur de Fierabras et fille de l'émir. Aide les prisonniers français dans leur fuite. Renie sa famille et se convertit pour épouser Gui de Bourgogne.

Guibourc -- La Chanson de Guillaume

Voir "Orable".

Heluïs -- Raoul de Cambrai

Fiancée de Raoul. Ne paraît qu'une fois, aux funérailles de celui-ci.

Lubias -- Ami et Amile

L'épouse d'Amile. Rusée, parente du traître de la pièce, Hardré, donc une femme méchante. Renvoie Amile atteint de la lèpre.

Marsent -- Raoul de Cambrai

Mère de Bernier, fils illégitime qu'elle a eu par Ybert de Ribemont. Elle devient abbesse d'Origny et meurt lorsque Raoul y met feu.

Orable -- La Prise d'Orange

Sarrasine. Tient Orange. Femme de Tiébaud, absent, qu'elle oublie pour épouser Guillaume. Aide les prisonniers français dans leur fuite. Se convertit avant d'épouser Guillaume et adopte le nom de Guibourc. Ressort de toute l'action de la pièce. Apparaît dans La Chanson de Guillaume sous le nom de Guibourc, où elle dirige le fief d'une manière capable pendant l'absence de Guillaume.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

1. Textes

- Dembowski, P.F., éd. Ami et Amile. C.F.M.A. Paris: Champion, 1969.
- Guessard, F. et P. Meyer, éd. Aye D'Avignon. Paris: Franck, 1861. Réimprimée Kraus Reprint Ltd., Liechtenstein: Nendeln, 1966.
- Hackett, W.M., éd. Girard de Roussillon. Tomes I, II et III. S.A.T.F. Paris: A. et J. Picard et Cie, 1953.
- Kroeber, A. et G. Servois, éd. Fierabras. Les Anciens Poètes de la France. Paris: Vieweg, 1860.
- Langlois, E., éd. Le Couronnement de Louis. C.F.M.A. Paris: Champion, 1969.
- McMillan, D., éd. La Chanson de Guillaume. Tomes I et II. S.A.T.F. Paris: A. et J. Picard et Cie, 1949.
- Meyer, P. et A. Longnon, éd. Raoul de Cambrai. S.A.T.F. Paris: Firmin-Didot, 1882. Réimprimée Johnson Reprint Corp., 1965.
- Raynaud, G., éd. Elie de Saint Gille. S.A.T.F. Paris: Firmin-Didot, 1879. Réimprimée Johnson Reprint Corp., 1966.
- Régnier, C., éd. La Prise d'Orange. Paris: Klincksieck, 1972.
- Wallensköld, A., éd. Florence de Rome. Tomes I et II. S.A.T.F. Paris: Firmin-Didot, 1909.
- Whitehead, F., éd. La Chanson de Roland. Oxford: Blackwell, 1968.
- Yeandle, F.G., éd. Girart de Vienne. New York: Columbia University Press, 1930.

2. Articles de Revue

- Allen, C.G. "Methodology for Women's Studies", C.A.U.T. Bulletin A.C.P.U., Sept. 1975, 10-12.
- Brault, G.J. "Sur le rôle de Bramimonde dans la Chanson de Roland", Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre le Gentil, S.E.D.E.S. Besançon: Imprimerie Jacques et Demontrand, 1973, 135-151.
- Comfort, W.W. "The Character Types in the Old French Chansons de Geste", Publications of the Modern Language Association, XXI (1906), 279-434.
- Harden, A.R. "The Element of Love in the Chansons de Geste" Annuaire Médiévale, V (1964), 65-80.
- Knudson, Ch. A. "Le thème de la princesse sarrasine dans La Prise d'Orange", Romance Philology, XXII (1969), 449-62.
- Levy, R. "Chronologie approximative de la littérature du Moyen Age", Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie, XCVIII (1957), 1-59.
- Ribard, J. "La structure et signification du lai du laostic", Le Moyen Age, LXXVI (1970), 263-274.
- Stranger, J.A. "The Significance of Bramimonde's Conversion" Romance Notes, XVI (1974)
- Warren, F.M. "The Enamoured Moslem Princess in Orderic Vital and the French Epic", P.M.L.A., XXIX (1914), 341-358.

3. Ouvrages Généraux

- Aebischer, P. Rolandiana et Oliveriana. Genève: Librairie Droz, 1967.
- Asher, J.A. Amis et Amile: An Exploratory Survey. Auckland University College, 1952.

- Auerbach, E. Mimesis, The Representation of Reality in Western Literature. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1953.
- Bardèche, M. Histoire des femmes. Tomes I et II. Paris: Stock, 1968.
- Bec, P. Nouvelle anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age. Avignon: Aubanel, 1970.
- Bédier, J. Les légendes épiques. Tomes I et II. Paris: Champion, 1908.
- Bishop, M. The Penguin Book of the Middle Ages. Penguin Books. Norwich: Fletcher & Son Ltd., 1971.
- Colby, A.M. The Portrait in Twelfth Century French Literature. Genève: Librairie Droz, 1965.
- Crosland, J. The Old French Epic. Oxford: Blackwell, 1951.
- de Beauvoir, S. Le deuxième sexe. N.R.F. Paris: Gallimard, 1949.
- de Kok, B. Guibourc et quelques autres figures de femmes dans les plus anciennes Chansons de Geste. Paris: Les Presses Universitaires, 1926.
- de Novare, P. Des quatre tenz d'aage d'ome. From P. Studer et E.G.R. Waters, eds. Historical French Reader: Medieval Period. Oxford: Clarendon Press, 1924, 195-197.
- Foster, J.H. Sex Variant Women in Literature. London: Frederick Muller, 1958.
- Hays, H.R. The Dangerous Sex: The Myth of Feminine Evil. Pocket Book Edition. Richmond Hill, Ont.: Simon & Schuster, 1966.
- Heer, F. The Medieval World. Trans. J. Sondheimer. (Cardinal Books: History of Civilization) London: Cox & Wyman Ltd., 1974.
- Henderson, M.W. Woman in the Medieval French Epic. Ph.D. thesis. New York University, 1965.

- Huizinga, J. The Waning of the Middle Ages. Trans. F. Hopman. Middlesex: Penguin Books, 1972.
- Langdon-Davies, J. A Short History of Women. (The Thinkers Library) London: Watts & Co., 1938.
- Lehmann, A. Le rôle de la femme dans l'histoire de France au Moyen Age. Paris: Berger-Levrault, 1952.
- Matarasso, P. Recherches historiques et littéraires sur Raoul de Cambrai. Paris: Librairie Nizet, 1962.
- Millet, K. Sexual Politics. New York: Avon Books, 1971.
- Morawski, J. Proverbes français antérieurs au quinzième siècle. C.F.M.A. Paris: Champion, 1925.
- O'Faolain, J. et L. Martines, eds. Not in God's Image: Women in History from the Greeks to the Victorians. London: Temple Smith, 1973.
- Painter, S. French Chivalry: Chivalric Ideas and Practices in Medieval France. Great Seal Books. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1957.
- Rogers, K.M. The Troublesome Helpmate: A History of Misogyny in Literature. Seattle: University of Washington Press, 1966.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I - Les Attributs physiques et moraux d'une femme dans quelques Chansons de Geste.	12
CHAPITRE II - La place de la femme dans la société: La femme en marge de la scène.	40
CHAPITRE III - La femme et la politique: L'ingérence.	88
CHAPITRE IV - La femme et la religion: Solution ou cause?	106
CONCLUSION	123
TABLE DES NOMS	132
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	135